Mohammed Khaïr-Eddine

Le déterreur



Tarik éditions

Mohammed Khaïr-Eddine

Le déterreur

Tarik éditions

Cet ouvrage a bénéficié du soutien des Programmes d’aide à la publication de l’Institut français/ministère des Affaires étrangères et européennes.

Dépôt légal : 2011MO2341
ISBN : 978-9954-419-66-3

Les gendarmes m’ont arrêté. J’ai mangé, pour me nourrir de viande, quelques morts de notre région, morts que j’ai déterrés le soir même du jour où le fquih, les nobles et les miséreux du lieu leur ont donné une vraie sépulture. Les gendarmes ne m’ont pas molesté, au contraire ; ils ont rigolé parce que, disaient-ils, un vieux comme moi ne mérite qu’une baffe retentissante. Ils ont défoncé ma porte, mais je n’étais pas à la maison ; c’est une mégère qui hait ma famille depuis belle lurette qui leur a dit que je me trouvais à la mosquée. C’est là qu’ils sont venus. Je les ai suivis. Mais ça ne m’a pas empêché de trembler sachant qu’un bouffeur de morts n’a pas à demander à Dieu et à sa police une clémence de quelque nature qu’elle soit ; il doit par contre baisser la tête jusqu’à terre en attendant d’être détaché du monde. Et ils m’ont longuement questionné. Mais voilà ce que j’ai répondu au procureur de Dieu et du roi qui m’a déjà condamné à mort.

Je suis un bougre qui ne tolère pas les autres. Né dans une histoire de fantoches et de généraux serviles, de savates pourries et de guêtres brûlantes, de femmes données toutes fraîches par un caricaturiste exemplaire (leur tête est comme une couille sèche ou une figue de barbarie dévorée par les merles), je n'ai pas encore assez de poids pour qualifier ce que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam mais je me décrirai et je te fausserai compagnie quand il sera question de toi, de tes frères, de tes ersatz et des maquereaux habiles que tu paies pour faire d'un artiste un bouffon et d'un écrivain une loque géante. Mon histoire commence par une bagarre entre papa-le-mauvais-zèbre et maman-la-vieille-chienne ; ça s'est passé dans une maison de pisé grande comme une écurie, mais tu ne connais pas cette sorte de gîte : il était question de moi dans leur bagarre. Paraît que je ne devais pas continuer à exister. Papa-le-mauvais-zèbre attendait quelqu'un d'autre et c'était moi l'arrivant ! Je ne lui plaisais pas. Avait-il pressenti que la chaîne allait se rompre par ma faute, ou voulait-il que maman-la-vieille-chienne lui pondît un coffre-fort ? Je ne sais, nous verrons ça plus tard. Mais je n'ai pas dit et n'écrirai pas que maman était complice ou qu'elle traînait des patrouilles de flics malades de ne trouver qu'un cadavre invendable ! Maman-le-lait-de-mes-ténèbres-visqueuses que je découpais en murs concentrationnaires est plus vile encore que toutes les chiennes et les hyènes du monde réunies ! Elle trempait ses doigts continûment dans la croyance des apocalypses primaires et se disait, dès qu'elle m'avait endormi, *C'est le coupable en qui je dois avoir confiance.*

En France, je vivais très bien. On me réveillait à quatre heures du matin, *Au boulot, perds pas de temps !* Le travail me caparaçonnait, j'étais un meuble de bourgeois. Je suppose qu'en ce moment ceux qui gouvernent les pays industrialisés ont trouvé d'autres meubles pour me remplacer, disons des nègres ou des machines. Et des ordinateurs pour les surveiller ! Mineur, j'ai creusé, j'ai creusé ! Pénétré le sol du Nord, noir comme la foutaise. J'ai sorti de la terre des siècles de houille. Je bouffais très bien dans le Nord : poulet aux hormones, tagines de pommes de terre, jambon… et je buvais du vin rouge, de la bière et du calva. Ah ! le calva. Je baisais très bien également. Chaque semaine, des putains s'amenaient au clapier pour faire jouir les cent vingt hommes qui l'habitaient. On les payait cinq francs le coup. J'y reviendrai plus tard, mon existence n'ayant pas commencé comme ça. Jeune, je pouvais prétendre à la richesse, au bien-être, à tout ce que je voulais. J'étais berbère, je ne le suis plus. Quelle est la goutte de sperme qui pourrait jamais me déterminer ? Je suis né au milieu de fleurs de cactus. Les mêmes que vantent les prospectus du Club Méditerranée et les photographes officiels. Parmi des grèves de cheminots, des joutes de scorpions, des ruses périmées, des épingles de nourrice et des fibules rouillées. On ne veut pas encore se débarrasser des agences de voyages qui trouvent une cible idéale dans l'ouvrier ! Le noient dans le soleil, le beau soleil pouilleux des plages du Sud ! Elles l'exécutent avec ses propres économies en le baladant dans des régions dites tempérées mais dont le peuple (on en célèbre encore le génie éculé et la folklorité) est tenu en laisse ou cloué au plancher croulant des préceptes que l'Occident lui-même n'admet pas sur son radeau… ou peu s'en faut ! Ici, dans le Sud marocain, on nous interdit tout : femmes, vin et cochon. Comme je n'ai plus un rond et que je ne peux me passer de viande, je vais déterrer les cadavres qu'on vient d'ensevelir. Avec une cuisse de mort, je fais des brochettes et de ce qu'il en reste des gdids : après avoir coupé la viande en tranches égales, je

la sale et la mets à sécher au soleil, l'ayant accrochée à une palme épineuse. Le tout pend à ma terrasse, mais personne ne s'aperçoit jamais de rien.

Chez nous la viande est sacrée, on ne l'approche pas facilement. On la vénère parce qu'elle est rare. Les villageois vont au souk une fois par semaine et ceux qui ont des parents commerçants dans les villes du Nord et qui reçoivent par conséquent un mandat peuvent seuls en acheter. Je ne suis pas de ceux-là, c'est pourquoi je me rabats sur les cadavres. Je ne suis pas non plus assez fort ni assez rusé pour me consacrer à la chasse. Les environs abritent pas mal de sangliers, de porcs-épics, de lièvres et bien d'autres bêtes, mais la chasse est très fatigante. La police ou la gendarmerie est venue enquêter ici il y a une semaine. J'avais oublié de ramener les ronces de jujubier sur la tombe d'une jeune fille que j'avais déterrée pour ma consommation, et ses parents s'étaient doutés de quelque chose, peut-être ? Ils avaient donc alerté les autorités. Mais comment pourrait-on croire que c'est moi le coupable ? Au vrai, je ne suis pas un cannibale ! Je ne mange que des morts non embaumés et inutilisables. Je n'ai jamais attenté à la vie d'un homme et je ne pense pas que je suis un criminel. Je récupère seulement ce qui est destiné aux asticots et aux chacals. N'allez pas croire que j'érige ce principe en philosophie ou en système ! Non, je suis seulement pratique… Comme j'ai la nostalgie de cette Europe où je vécus bien ! Je passais le jour sous terre mais la nuit je réintégrais mon lit. Bien qu'habitant une chambre exiguë avec six congénères, j'étais heureux, en tout cas plus heureux qu'ici. Je n'envoyais pas un centime à mes sœurs, ni à papa-maman. Mes sœurs avaient été mariées très tôt, c'est-à-dire avant mon départ pour la France. Papa-maman les avaient vendues comme du bétail à quelques riches d'un village lointain. À cette époque était riche celui qui possédait un troupeau de boucs et de chèvres, deux vaches et quelques arpents de terre rocailleuse. Les plus grands de chez nous briguaient le poste d'Amghar, mais seuls des étrangers pouvaient assujettir la tribu. Nous n'avons jamais eu un Amghar né dans notre village. Le Glaoui, qui régnait sur le Sud et sur le roi lui-même, contenait toutes nos révoltes. En fait de révoltes, il ne s'agissait que d'écœurement causé par des années de disette et non par l'opprobre. Hormis quelques rixes entre membres d'un même lefs, rien ne venait altérer l'ordre ancestral sinon l'ambition de caïds d'obédience chérifienne. Papa-maman peuvent crever, c'est ce que je me disais le pic à la main. J'aime encore les galeries fantomatiques d'une mine de charbon, la silicose, les rails mal posés et le monte-charge chuintant avec

parfois des grincements de ferraille mal huilée ! Je n'oublierai jamais ce type, un Congolais qui s'est écrasé contre la paroi que j'étais en train de démolir. Il avait une tête d'oiseau des steppes, une tête d'ébène qui ressemblait à un masque tribal. Il ne se casquait jamais, voilà pourquoi son crâne a pété contre la roche charbonneuse. Des nuits durant, je le revois hurlant, s'agitant au moment même où sa cervelle éjectée par l'éclatement de son crâne me frappait aux babines et sur le front. Et je m'en délecte encore malgré le temps et la mort qui nous séparent. Des Noirs comme lui et des ratons doivent rendre l'âme dans les caves d'Europe, car l'hiver ne pardonne pas et encore moins les marchands d'électricité et les logeurs-pirates.

Personnellement, je me félicitais de trouver asile chez un coreligionnaire qui ne pouvait faire sa prière du soir, non ! les cinq prières en même temps, que sur un tapis de billets de banque. Oui, il rendait son dû à Dieu d'un seul coup. Les hivers étaient rudes, mais comme je buvais beaucoup de rouge et de calva je n'avais pas besoin de chauffage artificiel. Tout autour de moi et dans ma peau un soleil rare brillait qui me dispensait ses chaleurs intimes. Ce soleil, les premiers poètes arabes l'ont chanté mais le prophète l'a, semble-t-il, soufflé au cours d'une conversation avec un ivrogne parricide. J'adore le prophète et je le démontrerai bientôt. Ah ! le prophète. Il s'était caché, le rusé, dans une grotte pendant que ses ennemis ratissaient le désert en vue de le capturer comme un vulgaire gibier ; ça s'est passé entre La Mecque et Médine. Ils ne l'ont point trouvé, n'ayant même pas daigné explorer la grotte où il était terré parce qu'une toile d'araignée fermait son ouverture. Lorsque l'un d'entre eux sortit son épée et trancha la toile poussiéreuse, une colombe blanche, sans doute un pigeon voyageur apprivoisé par le prophète, sortit de la grotte en battant des ailes. Les ennemis de mon adoré en conclurent qu'un être humain ne pouvait habiter en même temps qu'une bête peureuse cette grotte et ils fichèrent le camp. Ah ! qu'ils étaient cons et qu'il était adroit mon cher prophète ! Et pourtant, il était dedans, mais personne ne pouvait le voir, c'est dit dans le Coran. Il ressemblait à un nuage épais, à l'air peut-être, oui, il était plus transparent que l'air. N'eût été ce don céleste qui l'enveloppait, je n'aurais donné pas même un *grch* pour sa peau ! Ha ! n'y revenons plus ! Ce qui m'importe, c'est ma vie présente. Oui, c'est le présent. Je vais tous les jours prier à la mosquée. Le fquih me connaît depuis ma tendre enfance. Il est le seul homme du village à qui je me sois confié… Je me trompe peut-être ou

j’exagère. Qu’on sache cependant que c’est vrai. J’ai même donné à ce fquih quelques pièces de monnaie que j’avais gagnées au jeu. D’aucuns l’ont averti que j’étais mauvais homme, mais comme l’argent n’a pas d’odeur et que sa destination reste improbable, le fquih a pris ce que je lui ai offert. Il a même voulu venir avec moi à la maison pour nous livrer à des soûleries et des danses qui nous eussent plongés dans l’enfer après nous avoir d’abord indiqué, vaguement s’entend, le chemin broussailleux du paradis. J’étais sur le point d’accepter mais j’avais trop de squelettes d’hommes chez moi. Le fquih n’aurait pas hésité à me dénoncer. À cette époque, je faisais des rêves atroces. Le plus mauvais rêve que je fis, ce fut, sous une aile géante, l’apparition d’une fillette que j’avais dévorée avec un très grand plaisir. Quand on a goûté à la chair humaine, on ne peut plus apprécier la viande des animaux. La fillette brandissait une défense d’éléphant et menaçait de m’assommer avec. Tout mon corps, excepté ma tête, était couvert de poils hirsutes. La fillette volait au-dessus de moi comme un insecte de science-fiction, ne disait rien mais, entre nous deux, s’étaient engagés des millions de dialogues muets, certains codés, d’autres très clairs ; ces dialogues provenaient de divers êtres qui auraient pris d’assaut son corps et s’y seraient tapis à seule fin de me terrasser sans se montrer. Je compris alors que la fillette pouvait tomber une fois de plus en mon pouvoir parce qu’elle n’était qu’un masque et que ses vrais bourreaux avaient une si grande frousse de tomber sous mon regard qu’ils avaient dû l’obliger de se déguiser en massacreuse. Brusquement, j’éclatai d’un rire puissant suivi aussitôt d’un hoquet interminable. Quelle ne fut ma stupéfaction de voir à mes pieds des morceaux de chair se transformer rapidement en êtres lilliputiens mais grouillants et reconnaissables. Parmi eux, la fillette qui s’agitait frénétiquement et piaulait comme un rat pris au piège. Sur le coup, je fus si effrayé que je m’apprêtais à fuir mais l’aile qui planait au-dessus de moi me barrait le chemin, s’étant changée sans que je m’en aperçusse en une muraille circulaire, très haute, au bout de quoi le ciel n’était plus qu’un œil marqué de trois étoiles. Je m’agrippais cependant aux parois de ce puits, mais je retombais chaque fois, piqué aux paumes et aux doigts par des scorpions dont le crochet brillait et sifflait comme la gueule d’un canon de fusil à l’instant même où on appuie sur la gâchette. Je résolus de ne point bouger parce que mes moindres mouvements suscitaient d’énormes difficultés et que je me faisais meurtrir pour des clopinettes. À mes pieds, les lilliputiens subissaient une lente métamorphose. D’autant

plus lente qu'elle s'accompagnait d'un ricanement venu du noyau de la terre et que je pouvais voir son évolution à merci. Les lardons continuaient à s'agiter avec violence mais certains d'entre eux obliquaient vers moi plaqué à la paroi du puits et me harcelaient en soufflant sans arrêt comme pour me dessécher. Je n'arrivais ni à perdre connaissance ni à me décider à contre-attaquer ; tout mon être brillait et s'illuminait, puis croulait devant moi, de sorte que j'y pouvais voir à loisir mes victimes et les scènes durant lesquelles je les déterrais, les découpais, les embrochais et les mangeais. Papa-maman et un chef d'équipe (au moment où je fis ce rêve j'étais en France) arrosèrent de vin rouge les petits êtres, et tout rentra dans l'ordre. J'ouvris les yeux et grognai. Un coreligionnaire noir venait de verser sur mon front une casserole d'eau froide. Je le repoussai hargneusement et il alla dinguer contre un mur de la carrée. *Tu chercheras un autre lit, je ne veux plus de toi ici, compris ?* C'est lui qui parlait. Je me frottai les paupières, puis je bondis sur le sol de la piaule exiguë et le pris par le col de la chemise pendant qu'il se relevait péniblement. Il devait avoir la soixantaine passée et il avait mis dix ans à payer cette turne meublée de six lits superposés. *C'est pour arrondir ma paie que je l'ai achetée*, m'affirma-t-il la première fois que je le vis. *Je suis tenu d'envoyer chaque mois à ma femme et à mes gosses une certaine somme d'argent et ce n'est pas ce que je gagne à l'usine qui suffirait. Je fais un tas d'autres petits travaux pour joindre les deux bouts, et j'ai même l'intention de demander une augmentation de salaire au contremaître.* Je haïssais cet homme parce qu'il thésaurisait et ne buvait pas. Je savais pourtant qu'il ne serait jamais riche et que, tout compte fait, sa turne ne valait pas plus d'un demi-million ancien, mais je l'exécrais, c'était plus fort que moi. Maintenant, il essayait de se relever, mais je le maintenais plaqué au sol et lui crachais à la figure en tambourinant avec mon poing gauche sur sa tête. Il gémissait et me maudissait entre les dents. De mon côté, je l'insultais tant que je pouvais et menaçais même de lui tordre le cou. Il était plus grand que moi mais si maigre que j'en aurais fait une seule bouchée. Au bout d'un moment, je le traînai dans la cour et je mis sa tête sous l'unique robinet de notre clapier. Il faisait tellement froid que je grelottais, mais je le maintins quelques minutes sous l'eau glacée. Puis je le plantai là et allai prendre la valise que j'avais achetée aux puces de Casa avant de sauter dans le train pour la France. J'y fourrai deux chemises sales et un pantalon tirebouchonnant. Je m'apprêtais à prendre le large lorsque trois congénères firent irruption dans la piaule et

m’ordonnèrent de m’asseoir à même le sol. L’un d’eux agitait un nerf de bœuf. Il était de loin le plus costaud et le plus agressif. Sans perdre une seconde, je me saisis d’un énorme couteau de boucher qui se trouvait sur une étagère et je fondis sur eux sans lâcher ma valise que je me serais maudit de leur abandonner parce qu’elle contenait, outre mon passeport et mes feuilles de paie, les seules frusques que je possédais. Les trois lascars reculèrent en se bousculant et churent les uns sur les autres pour éviter de recevoir mon couteau dans la panse. Je profitai de cette confusion pour m’éclipser. Comme le propriétaire de la turne était très écouté par les *zoufris* et les patrons de cours et de caves des environs, je résolus de m’installer sur un terrain vague en compagnie de mes compatriotes les plus miséreux. Un conseil de guerre était nécessaire. Je dus m’employer immédiatement à rassembler tous ceux qui se faisaient indûment saigner par les marchands de sommeil. Je mis moins d’une semaine à les réunir. Nous tînmes nos assises sur le même terrain vague où je posai la première planche en guise d’inauguration. Il était six heures du soir. Nous donnâmes une fête à laquelle furent conviés les déshérités du coin et nous finîmes par nous effondrer, complètement soûls, sur un tapis de cartons et de bâches trouées qu’un contremaître d’usine nous avait vendus le matin même. La construction du bidonville ne dura qu’une dizaine de jours. Nous eûmes des ennuis avec la police et des bagarres épisodiques avec les tenanciers de clapiers et leurs hommes de main. Je fus désigné par mes amis pour tenir tête aux autorités. Presque tous les mois une descente de police était effectuée chez nous, mais n’étaient embarqués que des individus sans titre de séjour. Ce n’était pas le cas de la majorité des habitants. Bientôt nous affectâmes de nouvelles baraques à des hommes mariés et pères de famille que la police n’osa même pas inquiéter. De guerre lasse, elle finit par nous oublier. C’est ainsi que prit racine sur un terrain vague du nord de la France le premier bidonville digne de ce nom. En hiver, nous vivions dans la neige boueuse et nous nous accrochions aux planches comme des cancrelats. Les allées s’emplissaient de boîtes de conserves et de détritus de toute sorte. Les chiens étiques des environs assiégeaient ce merdier en quête de pitance, mais les femmes et les enfants les chassaient à coups de bâton et de mottes de terre. Nous souffrions du froid, malgré le mazout et le charbon, mais moins durement que les locataires des clapiers. Ils mourraient souvent de froid sinon d’asphyxie, étant entassés les uns sur les autres et ne se chauffant qu’avec des bûches enfournées dans des poêles sans cheminée ou

simplement allumées sur un couvercle de poubelle. Les intellectuels faisaient alors du boucan et les journaux libéraux se remplissaient de protestations. On organisait même des meetings à la mémoire des Asphyxiés et on allait à leurs funérailles comme d'autres vont au bistrot, mais une fois sous terre personne ne parlait plus d'eux et tout le monde oubliait la condition des immigrés. Les intellectuels et les pigistes trouvaient dare-dare d'autres chats à échauder. Le monde débordait de crimes variés et les journalistes s'en repaissaient à coups de télex et de colonnes où l'information se diluait dans un halo déliriel masquant les catastrophes et les massacres. Ces intellectuels et ces journalistes étaient les plus justes alliés de notre cause, mais je leur reprochais une certaine mollesse et une sorte de désinvolture dans le combat. Je savais que leurs frères de race s'amusaient de leurs élucubrations et que leur tapage, si puissant fût-il, ne valait pas un coup de flingue ou simplement une gifle donnée à un propriétaire de clapier. Il est vrai qu'ils n'étaient pas tenus de défendre les nègres et les bicots, mais j'estimais que leurs privilèges étaient fallacieux et qu'ils subissaient, au fond, les mêmes contraintes que les ouvriers français et étrangers. C'est peut-être pour cette unique raison qu'ils écrivaient sur les plaies du monde. Je les prenais alors pour des mouches vertes, légèrement bleutées, des mouches se disputant une charogne de chien ou de bouc, les mêmes mouches que je bombardais de cailloux lorsque j'étais petit et que je n'avais pas peur de me boucher le nez pour approcher un mort. Quand ma grand-mère est morte, toutes les femmes qui devaient laver sa dépouille s'étaient bouché le nez avec des fleurs de basilic. Nous habitions une maison basse avec une étable côté sud et plusieurs pièces réparties sur une surface analogue à celle de ma maison actuelle. La maison n'était donc pas grande par la hauteur, mais assez longue pour qu'on pût s'y perdre et si obscure que je me cognais aux murs quand je fuyais papa-maman toujours prêts à me bastonner. Papa-maman ne me permettaient même pas de jouer dans une pièce où il y avait un mort, mais grand-père et grand-mère que j'ai connus pour m'être longtemps laissé caresser par leurs petits doigts bombés, durs comme une carapace de trionyx quand les crues ont jeté leur dévolu sur le paysage contenu tout juste par deux chaînes de montagnes érodées, l'une toujours verte et l'autre aride, sèche, mais étincelant sur le coup de minuit lorsque la lune baigne le ciel et la terre dans une torpeur bienfaisante, grand-père et grand-mère m'emmenaient tous les vendredis au cimetière et m'expliquaient comment

étaient leurs morts, disant les prières, invoquant Dieu et son prophète, puis m'obligeaient à me baisser sur une tombe couverte de bris de verre et de vaisselle de faïence. *Seules choses qui fassent vraiment plaisir, disaient-ils, à ces parents perdus que nous retrouverons bientôt quand l'ange Gibril aura longuement soufflé dans sa trompe et que tous les êtres, bêtes rampantes, chiens débiles, hommes, insectes, vers de terre et cafards, quand tous les êtres et toutes les plantes que nous avons mangés ou seulement frôlés ressusciteront, levés tels des germes de blé sur le grand cimetière du monde, face à Dieu le Juge Sévère.* Grand-père et grand-mère sont morts le même jour, pendant que j'attrapais des sauterelles : un jour lourd, cuivré, brillant à l'infini mais surplombant un gouffre qui se déplaçait sous mes pieds ; je courais dans la rocaille, me heurtais aux arbustes épineux et aux chardons secs sur quoi venaient fureter quelques criquets pèlerins que les chiens, les mêmes qu'on avait dit enragés au printemps, happaient puis jetaient pour en attraper d'autres, plus nerveux et fuyants, je courais donc et me cognais aux obstacles vicinaux, mais les gens du village me hélaient, une perche à la main, disant, *Arrête-toi, nous voulons te ramener à la maison*, mais je ne m'arrêtais pas, je me considérais comme une sauterelle et les autres me chassaient sous les grands caroubiers, les arbres disparates, les oliviers et les palmiers, *Cesse de fuir, tes grands-parents sont morts, reviens vite* ; et soudain je m'arrêtai, ayant d'abord pris la précaution de remplir mes mains de cailloux et je leur dis, *C'est pas vrai, grand-papa et grand-maman ne peuvent mourir. Vous voulez seulement me rosser* ; mais les hommes et les femmes continuaient à m'affirmer qu'ils étaient bel et bien morts et que leur volonté était de me voir une dernière fois debout près de leur dépouille ; je leur lançai des pierres et je recommençai à courir mais cette fois en direction de la côte rocheuse où était perchée notre maison et quand je fus arrivé je vis beaucoup de gens devant la porte et je fonçai entre eux, tête baissée, jusqu'à ce que je me retrouve dans un couloir en forme de chambre, près d'un réduit où nous engrangions le foin, grand-papa et grand-maman y couchaient jour et nuit mais ils n'y étaient plus, seul un chat noir y croquait un gros rat. Le chat noir malmenait le rat, le retournait puis y plantait ses griffes, et le rat essayait de se sauver mais le chat le rattrapait en bondissant, geignait lorsque le rat atteignait le trou pratiqué dans la masse de foin qui emplissait la pièce contiguë à celle où grand-père et grand-mère avaient vécu ; j'étais tellement content que j'en oubliais les sauterelles ; je me trémoussais. Un instant, je crus voir papa-mère-grands surgir au détour

d'un obstacle, mais ce n'était qu'un rat piaulant et butant sur le mur de pisé qui délimitait la chambre au bout de quoi partait un couloir oblique, la chambre où mes grands-parents avaient l'habitude de dormir. Le chat rattrapa le rat et le ramena là où je l'avais aperçu en arrivant. Le rat sautillait, agressif, affrontait le chat qui finit par lui planter les crocs dans la gorge et le coucher délicatement avant de le dépecer. La tête du rat devenait rougeâtre. Seuls ses yeux, restés intacts, regardaient fixement le plafond. Je courus dans le couloir et le chat, emportant sa proie, disparut derrière la masse de foin. Et je tombai contre la poitrine d'une jeune fille qui m'avait observé sans broncher pendant que j'assistais à l'agonie du rat. Je restai contre ses seins quelques minutes, puis j'entrepris de me détacher d'elle mais elle me serra violemment et m'embrassa sur la bouche et le front, disant, *Grand-père et la vieille sont morts mais pas toi, mon petit moineau* ; et elle m'entraîna vers le réduit où papa-maman engrangeaient le foin, et elle retroussa son haïk noir, et elle m'arracha la gandoura, et elle joua avec ma quéquette, et elle la mit dans le trou de son vagin sans cesser de me serrer et ma quéquette se réveillait comme une bête, durcissait, et je tremblais de joie retenue en pensant que je n'étais pas mort et que des gens ahuris lavaient en ce moment le cadavre de grand-papa dans une salle d'eau de la mosquée et celui de grand-maman sur l'ancienne porte de la maison… ; et la jeune fille introduisait sa langue dans mes oreilles, et le chat, au fond du réduit, croquait bruyamment le rat, et je me félicitais d'être encore vivant, et la maison s'agitait comme un cerisier, et la jeune fille me chatouillait et caressait si bien que je me laissais faire, ses doigts nerveux allant et venant entre mes cuisses et mon zizi bandé qui lui labourait le pubis pendant que grand-père et grand-mère essayaient de se parler, l'un étant à la mosquée, l'autre à la maison, mais tous deux asexués pour toujours, tâchant seulement de se retrouver une fois de plus comme si la mort ne les avait point séparés, figés, puis écrasés, rognés et terrifiés de sorte que je persistais à aimer les chatouillis de cette jeune fille et que grand papa et grand-maman s'éloignaient irrévocablement l'un de l'autre, se vidaient de leur âme dans une odeur de basilic et de sauterelles grillées. Brusquement, la jeune fille se souleva ; elle se mit debout, s'épousseta et me dit de la suivre. Le chat passa près de moi en courant, le rat dans la gueule ; il alla se perdre dans la pénombre ou peut-être sauta-t-il dans l'étable par l'espèce de margelle d'où l'on vidait des seaux pleins d'eau et de légumes divers dans la mangeoire de la vache ; il y serait donc tombé, la

vache serait venue là et ne l'y trouvant pas ou plutôt n'y trouvant rien à manger aurait meuglé quatre fois ; la jeune fille me saisit la main et m'entraîna vers la terrasse où des femmes étaient en train de laver grand-mère parmi des sauterelles estropiées, des fleurs de basilic et un sac de saponaire. Il n'y avait aucun homme, mais je revis le chat dormant au soleil, digérant le rat et rêvant à d'autres rats plus consistants que le premier, priant Dieu de lui donner la force d'en attraper des bien gros jusqu'à sa mort ; on avait presque fini de laver grand-mère ; les deux femmes, l'une encore jeune et l'autre plus vieille, qui s'étaient occupées de cette besogne, passaient leurs mains sur le cadavre de grand-mère donnant ainsi l'illusion de le caresser, et plongeaient un broc de terre cuite dans une grande jarre, s'aspergeaient d'eau tiède le bout des doigts, reposaient le broc par terre et recommençaient à caresser le cadavre ; une vieille femme les observait, semblant diriger le travail, et récitait interminablement ou plutôt grommelait des prières ; les deux femmes se frottèrent enfin les paumes avec des fleurs de basilic et se mirent à masser la dépouille de grand-mère, touchant à peine au pubis recouvert d'un foulard rouge sang ; debout au-dessus d'elles et de grand-mère, une autre femme chassait les sauterelles avec une palme et cela faisait vibrer l'air ; les sauterelles battues allaient choir aux pieds de la vieille récitante qui ne cessait pas de grommeler, et la jeune fille qui m'avait pris contre elle et s'était servie de moi pour faire L'amour préparait le linceul dont elle cousait les extrémités en me jetant des coups d'œil intermittents. Tout à coup, la voix du muezzin éclata dans l'air lourd, crevant le silence crissant des sauterelles et du soleil poussiéreux, et nous comprîmes que dans moins d'une heure grand-papa et grand-mère seraient enterrés côte à côte ; les laveuses, la femme à la palme, la vieille récitante et la jeune fille s'arrêtèrent de travailler puis la récitante se leva et dit aux laveuses, *C'est fini,* et à la jeune fille, *Va chercher une couverture* ; la jeune fille obéit et les laveuses massèrent encore un peu le cadavre de grand-mère ; puis la récitante lança un appel et deux hommes robustes arrivèrent, l'un portant un grand filet de cordes et l'autre une pioche, une pelle et un couffin ; la vieille femme scanda à voix haute une prière et les deux hommes placèrent le cadavre de grand-mère dans le filet et l'emportèrent sans rien dire. Je les suivis mais je manquai une marche et je tombai à la renverse. Ils tournèrent la tête et celui qui se trouvait devant moi dit, *Ce n'est rien, tu dois seulement avoir peur en présence d'un mort. Le fquih y remédiera à coups de bâton.* Son acolyte se mit à rire et quand il cessa de le

faire il rétorqua à l'autre, *C'est un grand garçon, le cimetière lui-même ne pourrait l'effrayer fût-ce en pleine nuit.* Je me redressai d'un bond et me mis à les suivre jusqu'à la mosquée où nous entrâmes l'un derrière l'autre sur la pointe des pieds comme pour éviter de déranger le sommeil de grand-père étendu sur une natte et déjà cousu dans son linceul. La grande salle de la mosquée grouillait d'hommes ; je reconnus parmi eux le fquih vêtu d'une djellaba et d'un turban blancs. Nous allâmes, les deux porteurs et moi, jusque devant le minbar où se tenait le fquih, et je vis papa dont le visage était devenu un masque impénétrable et grand-papa étendu roide aux pieds du fquih qui débitait des versets interminables, la bouche écumante et les yeux très brillants ; les deux hommes posèrent le cadavre de grand-mère à côté de celui de grand-père et ils se figèrent comme au garde-à-vous devant les deux morts ; et le fquih dit que Dieu lui avait fait savoir que grand-père et grand-mère allaient bientôt le rejoindre, qu'il lui avait donné la clef de leur maison au paradis. *Mais tu dois sacrifier,* ajouta-t-il à l'adresse de papa, *plusieurs moutons et beaucoup de volaille, La cérémonie devra durer sept jours et sept nuits si tu veux que le ciel soit content et ratifie les bonnes actions de tes parents !* Papa hocha la tête et dit, *J'ai déjà ordonné à mes frères de tuer vingt moutons et soixante coqs et j'irai moi-même abattre dans la montagne une dizaine de mouflons, j'ai le meilleur fusil de toute la contrée* ; et le fquih gloussa et se tapota le ventre, et il dit, *Il est grand temps d'enterrer tes parents* ; et les deux hommes qui avaient porté la dépouille de grand-mère jusqu'à la mosquée allèrent chercher un filet de cordes où ils mirent la dépouille de grand-père ; et le fquih fit signe à deux hommes robustes de venir vers lui, et il leur ordonna de porter grand-père tandis que les deux autres hommes que j'avais suivis jusqu'à la mosquée se chargeraient de grand-mère ; puis nous sortîmes de la mosquée derrière le fquih qui dirigeait la procession ; et nous contournâmes les hauts murs de la mosquée, nous traversâmes des champs de rocaille, de jujubiers et de figuiers de barbarie, puis nous arrivâmes au cimetière où se trouvaient déjà des dizaines d'hommes impeccablement vêtus de djellabas blanches et de turbans ; et le fquih ordonna aux deux hommes qui portaient la dépouille de grand-mère de creuser deux trous horizontaux, mais un type sec et malingre émergea de la foule et dit que les trous étaient déjà faits ; et le fquih le remercia sèchement et se troubla en voyant les trous horizontaux à ses pieds ; et il ajouta, *Je ne regarde jamais que le ciel, la terre est constituée de vermine et Dieu ne l'aime point,* et il ordonna aux porteurs de poser les

corps devant lui, puis il recula, le dos tourné à la foule, et se mit à prier, les cadavres sous son nez ; et tous les hommes présents imitèrent ses gestes et paroles. Les sauterelles cognaient à nos têtes et bruissaient sur les djellabas immaculées des prieurs et dans les trous horizontaux. Pendant que le fquih pérorait, des vautours planaient au-dessus du cimetière. Certains d'entre eux se posaient sur le tertre renflé des tombes voisines et y plantaient leurs serres ; tous devaient peut-être souhaiter nous voir partir pour dépecer à loisir les deux morts ; et je me disais qu'on ferait mieux de les leur laisser parce que j'adorais le vol de ces oiseaux, surtout l'été quand le torrent se craquelait et que la terre entière se détraquait comme saisie par une fièvre sans nom ; et le fquih finit de prier et les quatre porteurs mirent grand-père et grand-mère dans les trous horizontaux et les recouvrirent de terre après avoir séparé leur corps de la surface avec des plaques de schiste ; et ils plantèrent sur les deux tombes des branchages épineux ; et nous partîmes en direction de la maison. Papa offrit une fête pendant sept jours et sept nuits ; et le fquih perdit la voix à force de prier, mais il mangea pas mal de viande et but des centaines de verres de thé. Papa lui donna de l'argent et le pria de lui confectionner quelques gris-gris capables de le mettre en rapport avec ses parents ; mais comme je détestais le fquih, je dis à tous les garçons du village que papa était fou de demander au fquih de lui confectionner des gris-gris ; et papa renvoya le fquih au bout du septième jour et partit vers le Nord où il prit une nouvelle femme et acheta une boutique ; mais il revint au bout de deux ans pour faire un enfant à ma mère ; il m'emmena plusieurs fois au cimetière sur la tombe de grand-père et de grand-mère, et il me raconta un tas d'histoires de femmes avortant sur des paquets de cheveux huileux et frissonnants et il m'apprit que je serais un mangeur d'hommes quand j'aurais suffisamment connu la façon de vivre des gens du Nord. C'est pourquoi je suis devenu un amateur de cadavres. Je sais maintenant tout sur les morts. Non, les morts ne sont absolument pas gardés par des licornes, ni par des juments montées de djnouns. Grand-père et grand-mère m'ont raconté des balivernes. *Les morts,* disaient-ils, *étaient surveillés par des êtres supérieurs qui dévoraient quiconque s'approchait du cimetière. Les montures des gardiens de morts étaient si rapides qu'on ne pouvait pas les voir. Elles laissaient derrière elles une traînée de flammes et tapaient bruyamment sur le sol aussi fort que dix mille tambours battus en même temps.* Grand-père et grand-mère me racontaient au passé ce que d'autres leur avaient transmis ; *les ogres et les juments des djnouns grouillaient*

alors dans la contrée, asséchaient le torrent, avalaient les gosses, et les chats pouvaient, s'ils avaient le pelage noir, porter dans leurs yeux phosphorescents des multitudes d'êtres capables de vous scier la glotte si d'aventure vous n'êtes pas sage et soumis ; toutes les nuits grand-père et grand-mère tapaient sur les tambours géants et les murs fuligineux de leur réduit, mais je me terrais ou plutôt m'enfouissais dans une motte de foin et priais Dieu de me préserver des licornes et autres créatures décevantes ; mais grand-père me racontait qu'un enfant bien instruit des malheurs de l'ancien monde était capable de devenir un ange, et je l'écoutais ; il disait, *Regarde-moi bien dans les yeux et réfléchis à ce que je te dirai* ; puis il entamait une anecdote ou un mythe où l'enfant élu de Dieu montait au ciel avec une célérité extraordinaire et s'y installait sur des sofas de soie jaune et rouge et se mettait à se transformer en barres d'or ou en jeune éphèbe reluisant, dictant aux étoiles leur trajectoire et leur temps de brillance à mesure que les hommes de chez lui crevaient contre les épineux des regs et dans les maisons de pisé grotesquement perchées sur des roches glissantes. Et le jeune homme était promené dans les allées du paradis bordées de nénuphars baignant dans des jarres de miel aussi grandes que la margelle d'un puits, et il cueillait en passant des fleurs de jasmin et les frottait entre ses mains, puis on le conduisait dans des appartements pleins de houris dont les cheveux léchaient les tapis du sol humides des pleurs de filles et de garçons expulsés « par leur faute », et il peignait sur le visage des houris des visages aussi beaux que le sien et finissait par les prendre s'accrochant littéralement à leurs seins pendant qu'elles sanglotaient et le serraient contre elles, se le disputant ; mais le jeune homme pensait souvent à sa mère mourant sur le reg stérile dans une hutte tout juste rafistolée ; il lui jetait tous les ans, au moment où on sacrifiait en bas le mouton de l'Aïd, une gazelle céleste ou un énorme bélier, mais ces bêtes se désintégraient dans l'espace et sa mère qui lui hurlait sa faim et son désarroi crevait lentement, et un jour il lui jeta sa chevelure mais elle fondait également dans l'espace et quoique ses houris l'eussent retenu, il se jeta du ciel vers la terre et un poil de son aisselle chut sur la gorge d'un mouton qui passait à proximité de la hutte de sa mère et celui-ci fut dûment égorgé par le poil et la veuve dit, *C'est le poil de mon fils, j'en suis sûre, il m'a servi de couteau, Dieu soit loué* ! Et elle ramassa le poil et l'enterra au cimetière sur le tertre bosselé de la tombe de son mari et elle invoqua Dieu sous le soleil béant, parlant aux arbustes et aux pierres et elle se dit, *Mon fils m'est revenu, maintenant je*

veux mourir, c’est son poil qui me servira d’esquif pour gagner le ciel, et elle mourut sur-le-champ et se retrouva avec son fils dans un puits de scorpions et de vipères accrochés à la margelle, et au rond de ce puits dansait un être hideux dont le corps se hérissait de lances rougeâtres qui lançaient vers le haut des feux jaunes et violets, et la mère invoqua Dieu une nouvelle fois, et celui-ci vint et transforma le puits en un vaste champ vert et gris où errait le soleil tourbillonnant, et la mère s’évanouit à jamais dans le silence quand Dieu se fut approché de son enfant qu’il emmena avec lui pour toujours. Grand-père et grand-mère me racontaient des balivernes. Ils voulaient me faire peur mais comme je haïssais la peur et ceux qui la dispensaient aux hommes, je rigolais sous cape ou dans la barbe de grand-père. Quand ils rendirent l’âme, je me dis, *Les vautours sont contents, ils vont s’en repaître* ; mais on enterra grand-père et grand-mère comme tous les musulmans, c’est-à-dire sous quelques quintaux de terre et de pierres que les chacals viennent gratter et dont les hyènes soupçonnent de très loin l’existence, à croire que les cadavres les attirent et qu’elles ne vivent que pour en bouffer ! Grand-père et grand-mère me mentaient et me menaçaient à la fois. Je devais me coucher dès qu’ils avaient renvoyé maman dans sa chambre et les laisser là, sur la terrasse où les étoiles jetaient leurs rayons filiformes et les renards un jappement grêle que grand-père assimilait à un message codé venu des fins fonds des ténèbres qu’on porte en soi commodément mais dont personne n’osera jamais se départir, affirmait-il ; et le ciel bleuissait et se teintait de blanc et de beige quand grand-père et grand-mère s’accouplaient sur une natte rugueuse, avec des rots intermittents et des flacs-flocs qui m’amusaient lorsque je les guettais tapi dans un coin d’ombre et que je me chatouillais les testicules et le zizi en essayant d’interpréter les spasmes de leurs corps emmêlés dégoulinant de rides et bruyants. Grand-père et grand-mère mentaient ; les licornes n’ont jamais existé, les djnouns ne sont que des flaques d’eau séchant au printemps dans des bris de vaisselle d’argile disposés en ordre sur des talus moussus près d’une source boueuse où s’égaillent des petites blattes, des grenouilles et des moustiques. Dieu et le procureur du roi veilleront, lorsque je serai fusillé, à mon enterrement. Je leur conseillerai de me jeter dans une fosse septique afin que des aliénés comme moi ne puissent me dévorer alors que mes fibres elles-mêmes auront déjà entamé leur processus anthropophagique. Ainsi seulement, ils pourront à jamais jouir de ma présence posthume.

Prochainement, je décrirai peut-être ma geôle située dans une prison du Sud, loin des cellules de prisonniers ordinaires et assez haute dans le ciel pour que je ne puisse voir autre chose qu'un soupirail sombre de dix centimètres de diamètre ressemblant à un œil de cyclope, mais ça ne me terrifie pas autant que les feux follets du cimetière où j'allais déterrer ma pitance. Pour tout bruit, je n'entends que mes propres pets et une fois tous les deux jours le grincement d'une chaîne qui descend du soupirail avec une gamelle pleine d'une soupe noire que j'économise pour ne pas mourir de faim. Au début de mon arrivée dans ce puits, je n'ai pas touché à cette soupe préférant appréhender quelques rats pour m'en nourrir, mais comme la peau des rats se décomposait et finissait par empester mon puits, j'ai dû me contenter de la soupe. Bien qu'amère, j'ai fini par lui trouver bon goût sachant qu'on devait y mettre, au lieu de légumes frais, des rameaux de laurier-rose ou tout simplement de la sève d'aloès, chose que je n'aurais jamais supportée si je n'avais pas apprécié la chair des morts. Il n'y a pas un seul gardien à proximité de ma geôle. Cela pourrait m'agacer mais comme je sais qu'on voudrait que je meure empoisonné, cela n'a pas d'importance ou si peu que je n'y pense que très rarement, consacrant mon temps à revivre ma vie et à travers elle de tous ceux qui s'y sont frottés inconsciemment ou volontairement. Il est dit qu'avant de mourir un homme revoit toute sa vie en un éclair, mais ça n'est pas le cas pour moi, j'ai le temps. Ou pas assez pour m'occuper de broutilles. Je ne me suis jamais demandé si le temps existe. Il ne signifie peut-être rien du tout. Il ne doit exister que pour les religieux et les marchands. La succession des jours et des nuits, des mois et des années, des siècles et des millénaires relève tout bonnement d'un mouvement d'usure. Rien dans tout cela qui mérite que j'y réfléchisse ! Bien sûr qu'on naît et qu'on meurt, mais c'est à peu près comme les images, la lumière et l'ombre. C'est ce qui se passe entre la naissance et la mort d'un être qui crée la notion de temps. Le vieillissement

des roches porte en soi une écriture purement formelle. On peut appeler cela le temps, mais les philosophes s'y égarent tels des moutons et en oublient l'essentiel, à savoir que l'acte compte bien plus que les pulsions qui le commandent. Mais revenons à nos moutons qui ne sont pas des philosophes. Par quoi dois-je commencer puisqu'il faut que je passe en revue les événements qui ont marqué ma vie ? Par cette partie de pêche qui a duré un an dans une petite station balnéaire du sud de la France ou par autre chose ? L'ennui, c'est qu'en France j'ai fait toutes sortes de métiers : soldat, cireur, valet de chambre, indicateur, maquereau, mineur, tenancier d'hôtel borgne et vendeur de photos pornographiques. J'aurais pu rester soldat puisque j'ai tâté un peu de la guerre. Il n'en fut rien. Après la guerre, j'ai tenté de me défouler et j'ai singé la vie des gens de là-bas de manière à ne pas me différencier d'eux. On se méfiait de moi. On m'évitait à cause de mes moustaches pendantes semblables à des serres. Mes congénères m'avaient surnommé *moussa-n'touzlin,* ce qui signifie forficule mais a l'avantage de mieux préciser la nature de l'insecte ainsi désigné. Littéralement ça veut dire moïse-aux-ciseaux. Il faudrait que j'invente une vie qui n'aurait rien à voir avec celle qu'on mène habituellement et qui ferait obstacle à mes doutes et hésitations. Je ne devrais pourtant pas m'écarter d'un iota de ce que j'ai vécu jusqu'à présent. M'inventer une vie de général ou de chef de secte à l'instar de Hassan-Ibn-Al-Sabbah, c'est ça. Mes persécuteurs auraient de quoi me condamner sans même me haïr. Quand je serai rayé de ce monde, ils riront, non, ils pleureront de joie et fêteront mon élimination au bordel et à la mosquée. Je n'ai jamais compris pourquoi leur existence m'importe si peu, jamais tenté d'accorder la moindre importance à leur grouillement disparate, ni aimé ni même remarqué la singularité de l'environnement. Je suis pourtant né dans les montagnes, entre quatre murs de pisé, le primus et l'odeur des vaches et du thym. Jamais je n'ai saisi la variété des reflets de soleil et l'acuité des rayons sur les galets, le sable ou simplement une flaque en évaporation. S'il m'arrive d'en parler, c'est en récréant quelque chose que j'aurais du mal à fixer dans le temps. Mon maître ne me frappait pas sachant que j'étais fils de caïd et ma mère ne se détournait pas de moi comme le faisaient la plupart des mères de mon patelin. Mais jamais je n'ai conquis son cœur. Elle préférait dorloter mes frères et sœurs, mais je ne me sentais pas frustré. Rien ne pouvait compter pour moi plus que l'arrogance du commandant français qui sautait de sa jeep et me tendait son fusil en m'assenant de

grandes tapes dans le dos disant : *Tu seras coriace, petit morveux ! Allons bouffer,* ajoutait-il à l'adresse de mon père. Je m'éclipsai avec le mokhazni de service et nous allions tirer le lièvre et le mouflon. En fait, nous mettions en joue tout ce qui bougeait derrière les buissons. De retour à la maison, je retrouvais papa et le commandant assis à même le sol sous l'œil furtif de mes sœurs qui leur servaient des lièvres aux amandes et toutes sortes de plats soigneusement préparés. Ils rigolaient fort à l'évocation d'un souvenir de chasse à l'homme parce qu'à cette époque il y avait encore quelques rebelles chez nous, ou se mettaient à parler du prophète et de la façon dont cette juive l'avait empoisonné à Khaïbar, je crois, je ne suis pas très calé, de ses femmes donc dont une autre juive, très belle, qu'il s'était octroyée. Leurs ragots s'incrustaient dans ma mémoire par bribes et par ondes que je ne tolérais que parce que j'enviais la position du commandant lissant sans arrêt sa moustache grise et éructant des injures à l'encontre de ces « merdeux et pouilleux mijoteurs de troubles ». Mon père balayait d'un geste nerveux son turban laissant nue sa tête entièrement rasée et jurait que pas un seul jeune blédard ne resterait dans le coin et que tous les hommes valides incapables de faire leur trou dans les villes du Nord seraient réquisitionnés pour faire des pistes et des exercices militaires sinon… Il portait un couteau à sa gorge, signe que les villageois trinqueraient durement à la moindre incartade. Le commandant riait aux éclats, promettant à mon père que son rapport mensuel serait en grande partie consacré à sa fermeté et que sa loyauté envers la force civilisatrice serait récompensée au centuple, d'autant que le caïd avait convaincu les autres chefs de tribu de faciliter la pénétration des troupes coloniales et que tout compte fait ce bled et ses prolongements sahariens renfermaient assez de richesses pour créer un État digne de ce nom… Je détournais la tête, les oreilles, saisissant le fusil du commandant, vidant le chargeur, examinant les cartouches, ah ! oui, les belles cartouches et les petits obus jaunes très beaux ! Je humais les effluves de la poudre éclatée qui me faisait vivre plus que l'air et les dégagements d'herbes dissoutes dans la chaleur, la cordite produisait des éclats rutilants, mais je ne l'incendiais que du regard ; … *Des minerais d'une exceptionnelle teneur…* Je montrais à mes sœurs assises sur des matelas surélevés les petites balles jaunes et rouges, puis je caressais la détente du fusil qui en un rien de temps m'avait montré la vanité d'une vie. J'aimais alors profondément ce fusil que je voulais posséder à l'instar du maniaque s'abattant sur une femme et la pénétrant jusqu'à l'épuisement ;

les filles roucoulaient, papa et le commandant ne les regardant pas, se gargarisant de mots nuls et fumant des cigarettes blondes ou de longues pipes de kif… Puis… Que tout cela est loin maintenant ! Je ne suis pas un général à mémoires, jamais je n'irai au-delà de mon ombre, mais vivre les cauchemars vécus une fois encore m'importe si peu que je m'y laisse aller sans formalités, sans… Tiens, je perds le fil. Ah oui, les femmes ou les filles tant pis les femmes et en particulier celles qui ne quittaient jamais la maison me considéraient comme un gamin de la pouillerie ambiante, s'ingéniant à me chatouiller partout sur le corps, m'incisant le front avec des laines de rasoir, disant que je suais la fièvre et le paludisme que le diable monté des tréfonds de l'enfer m'avait brutalement transformé comme si le fusil m'était définitivement retiré, et la peur aidant je me résignais à vivre sans aucune rébellion la vie ennuyeuse d'un enfant gâté mais rejeté quand même par les concubines d'un caïd régnant sur six mille corps furtifs se prosternant et lui baisant la main, me la baisant aussi quand il était question d'une querelle quelconque, mais se méfiant de moi comme du trachome et chuchotant que j'étais hors du commun donc nuisible et pas comme papa qui jouait le jeu que l'assemblée des villages lui avait demandé de jouer, moi n'aimant que les armes, la guerre hors du cercle restreint où nous vivions dressés sur nos pattes comme des grenouilles. Les mégères et les envieux me traitaient sournoisement d'enfant de putain sous prétexte qu'il venait chez nous des goumiers et toute sorte de tenues que requérait alors la situation militaire de la région où les troubles et la lutte contre l'occupant battaient leur plein. Je leur expliquais que je n'y étais pour rien, mais ils me crachaient dessus, et quand leurs gosses essayaient de me molester je me défendais tellement bien qu'ils s'en tiraient toujours avec des plaies béantes. C'est à cette époque que je compris que le caïd n'était que l'instrument d'un monde que j'ignorais encore, une marionnette sans plus. Paradoxalement, le commandant passait pour être mon vrai père, m'ayant souvent soigné quand je me trouvais mal, présenté aux instituteurs de l'école où l'on nous apprenait à nous méfier des Arabes, des nègres et des voleurs, mais où l'on passait sous silence les événements terribles qui se déroulaient chez nous et dont mon père et ses sbires essayaient de réduire la portée en éliminant à tour de bras leurs adversaires. Un matin, je partis sans explication. J'avais dix-sept ans et marre de tout ce qui se passait chez nous. Je ne savais pas au juste où j'allais, mais je comptais sur le hasard pour me guider. Il y avait belle lurette que le commandant était muté et que mon père

végétait entre ses femmes et ses espions. Je fis des dizaines de kilomètres à pied et finis par entrer dans une ville dont je n'ai pas retenu le nom. Ce qui me frappa, ce fut la manière de s'habiller des hommes et des femmes. Dans la montagne, les femmes se vêtaient de noir et dans cette ville elles étaient diversement vêtues. On ne voyait d'elles qu'un œil fulgurant où le désir et la peur se mêlaient en un furieux assaut très vite désemparé. En arrivant dans cette ville, je n'avais pas le moindre argent. Les premiers jours, je vécus de rapine et autres expédients. Le plus souvent j'opérais la nuit, dissimulé dans une encoignure. Je ne m'attaquais qu'aux cyclistes pressés que je faisais tomber de leur vélo avec un fil de fer tendu dont je barrais la rue. Ils furent pour moi des proies faciles à dépouiller. Je jouais volontiers à l'aigle et au serpent, mais la lutte se terminait toujours à mon avantage. Me voilà encore lancé trop loin dans le temps pour que je ne confonde pas ce qui m'est sûrement arrivé avec ce qu'un autre vivant dans mes chromosomes aurait vécu. Qu'importe ! Il faut me débarrasser de moi-même tel que je suis devenu, non plus attendre, me cacher peut-être derrière les paravents d'existences commodes à porter qui traînent dans le sillage étroit de ma vie passée en un cafouillis de crimes fastes et de raisonnements de fourmis que d'aucuns appellent la raison d'État. J'ai balancé ma hargne dans la mer ou ailleurs, je ne sais plus, je ne peux même plus susciter en moi une étincelle de violence ; de la colère la plus rigoureuse, il ne m'a fallu qu'un bond pour atterrir dans l'indifférence et la rigolade. De la lumière (un pauvre symbole de vérité dont on me rebattait les oreilles à coups de paraboles et de menaces réitérées), j'ai tiré la seule et vraie lumière qui consiste à stagner indéfiniment entre le pour et le contre d'une cause quelconque, mais quand dans mes chromosomes s'est levé ce fameux général comme un cadavre sortant du calvaire et s'arrachant les bandelettes avec des gestes d'esclave qui se libère, la lumière s'accrut d'un coup et fulgura partout où je pouvais m'accomplir au prix de mille crimes mués en fêtes pour la gloire de ce fier-à-bras et de son poignard pareil à ma moustache d'autrefois. Où que je misse mes pieds, c'était toujours la même répétition, des centaines de milliers d'hommes et de femmes vivant la même vie, calquée sur un amas de nuages pensé par des chefs moroses et sadiques qui se gardaient bien de vivre comme ces hères. Ils n'avaient jamais rien fait qui leur valût un quelconque respect, mais ils avaient assis leur pouvoir sur des polices occultes qui remplaçaient la justice, l'ayant exclue, bannie et condamnée à ne se manifester que comme l'expression de

leur propre volonté. Ainsi firent leur apparition la corruption systématique, la délation et le gangstérisme politique. Ils inventaient des fastes sur la plage face à l'océan, transformant les cabanons ou les bungalows en casinos sordides où tous les jeux avaient cours, dévoraient des centaines de langoustes, homards, saumons fumés, chevreuils, méchouis dorés, mérous suintant la force de la mer, et s'empêtraient au milieu de leurs agapes dans des histoires de cul, d'argent et d'alliances à l'échelle planétaire. C'était un Moyen-Age attardé dont l'anachronisme s'accommodait des moyens modernes, s'en servant à seule fin d'affermir sa pérennité et semer la terreur dans les groupes ethniques ennemis et esclaves des traditions qu'on leur avait imposées par le fer et les leurres de la religion. Pour museler les agitateurs sérieux et les malades d'une hypothétique révolution, on organisait des procès-bidons, prétextant un complot fomenté de longue main par des étrangers paranoïaques. On enlevait en plein jour ou à l'aube des dizaines de paysans, d'étudiants et quelques éléments douteux de la classe moyenne et on leur mettait sous le nez des pistolets rouillés, des matraques et des tracts subversifs qu'ils n'avaient jamais vus, puis on les torturait pour la forme avant de les expédier au procureur du roi qui était seulement tenu de leur infliger des peines fixées d'avance. On exécutait certains d'entre eux et tout rentrait dans l'ordre, un ordre assombri sporadiquement par des grèves de lycéens ou quelque article audacieux d'un rédacteur en chef bourgeois qu'on condamnait illico à dix-huit mois de prison pour lèse-majesté. Pendant ce temps-là, le vrai complot se tramait dans les coulisses du palais ou sur les terrains de golf où le principal instigateur jouait avec le roi, l'initiant ironiquement aux joies désœuvrées d'une retraite dorée. Mais comment ne pas comploter contre un Dieu qui n'existait plus qu'à travers ses prêtres rapaces et dans le pourrissement de la morale d'une civilisation que n'observent encore que les paysans analphabètes et les guerriers du Rif qui ne luttaient que pour survivre ! Certains vieux baroudeurs se préparaient déjà à laver en public le linge crasseux du souverain, se disant que le soleil se chargerait de l'humilier aux yeux de ses amis d'Outre-mer qui savaient pourtant qu'il n'était qu'un pauvre type et nullement un roi digne de ce nom. Revenons à moi maintenant. Je me suis encore laissé emporter comme un vulgaire intellectuel, un viveur de vies qu'il n'a pas, non comme un mangeur de cadavres, ancien légionnaire, ancien taulier, ancien mineur, ancien ceci et ancien cela. La chaîne est remontée tout à l'heure, ayant déposé sur la dalle

une gamelle de soupe. Les rats se sont attroupés tout autour. Déjà. Je ne bouge pas, mais ils m'épient. L'un d'eux, gros comme une coloquinte, ne cesse de me regarder droit dans les yeux, ce doit être leur chef. Merde ! Ils bouffent ma soupe. Laissons-les faire. Je vais jeûner un peu, comme ça je remonterai loin dans le temps. Il faudra bien que mon nez, mes yeux réappréhendent les vieilles odeurs, les formes et les couleurs que j'aimais tant et que je savais si bien découvrir. Je ferai peut-être la chasse aux rongeurs, histoire de me dégourdir les muscles. On verra. Avant, c'était la vraie chasse, pas avec un fusil, non, je plaçais un piège à renard et chaque matin j'avais mon lièvre. Un jour, le piège n'était plus à sa place. Seule subsistait la trace du gibier qui l'avait emporté. Je la suivis si bien que je finis par localiser la cachette du porc-épic, car c'en était un, je l'ai reconnu aux aiguilles qui parsemaient la piste. J'ai dû revenir chez moi pour chercher une perche, une bougie et des allumettes parce que ma proie s'était réfugiée dans une profonde anfractuosité. J'ai rampé sur la dalle rocheuse, la perche en avant. Un scorpion détala sous mon nez, long et poilu, mais je réussis au bout de quelques minutes à accrocher le piège que je tirai dehors, le porc-épic gigotant dessus. J'assenai à l'animal trois coups de gourdin avant de le porter sur mon dos jusqu'au village. Je me suis régalé ce jour-là. Les veuves aussi d'ailleurs. Une vieille femme m'ayant demandé pendant que je dépiautais la bête si c'était un mâle ou une femelle. J'ai répondu que c'était une femelle. Alors, elle m'a supplié de lui donner le sexe de la bête. Je l'ai soigneusement découpé et je le lui ai remis ; après quoi, elle m'a dit qu'elle l'utiliserait comme philtre magique. Je l'ai regardée s'en aller et j'ai continué à dépiauter le porc-épic. Bah ! Je me traîne encore dans la bouse ! Cette vieille femme, ce porc-épic et ce soleil qui les tue ne m'avancent à rien. À rien sinon qu'il faudra que je m'y mette dare-dare en vue de perdre mes ennemis irréductibles. Ils sont légion. J'en ai fait fusiller quelques-uns après un bain de sang mémorable. Peut-être dirai-je plus tard quelle fut leur existence, mais je ne m'étendrai pas sur leurs possessions. Un type comme moi n'a plus rien à perdre. Cependant, je suis encore assez bien fiché au sol pour que je m'évite toute incartade morale. Un lecteur mal intentionné me confondrait volontiers avec un vulgaire massacreur, tablant sur le fait que mon passé biffe et bifurque, stagne ou me perfore, mais un lecteur complice de mes malaises pourrait sans faillir endosser ma peau putréfiée et toutes mes blessures. Je suis las, si las qu'il faudrait un autre théâtre pour me fixer, tenant la pétoire, balançant dans l'égout le préservatif gluant, giflant qui-de-

droit, me talonnant moi-même comme un âne suppurant sur toute l'étendue du désert et jusque dans la cour d'un roi torve qui dégueule ses langoustes et sa majesté assassine.

Quelque part (dans un écrit d'ivrogne génial sans doute), les rats, émus par l'interminable supplice que le héros d'une cause vouée à l'échec était en train de subir, lié à son lit de fer par des sangles solides et à chaque instant soumis au rasoir d'un pendule qui oscillait au-dessus de sa gorge, les rats, donc, se sont faits pensée biologique et, délivrant le condamné à mort, ont réintégré le puits du cachot. Ce n'est pas mon cas, jamais ça ne le sera. Je ne suis pas attaché à mon lit, pas ligoté du tout, les rats ne sont pour moi qu'un gibier au même titre que les lièvres, les porcs-épics et les perdreaux. Autant je les détestais quand j'étais libre, autant je les recherche maintenant que je suis enfermé dans cette tour de schiste et de pisé, mais n'en parlons plus, chaque chose en son temps. Si le temps ne s'arrête pas par la faute d'esprits bornés et de militaires qui sangsuent les hommes et me condamnent, moi qui n'ai mangé que du cadavre. Je ne jugerai pas cet écrit dont l'auteur est mort empoisonné par les marchands d'alcool. Je ferai plutôt un poème sur les rats qui m'ont délivré.

De cet auteur, je parlerai longuement plus tard. Ah oui ! Je remets encore ça à l'an qui n'aura lieu qu'après notre pulvérisation. La désintégration générale, j'entends. Disons seulement, avant de passer au reste, que ce poète est mort ivre et très écœuré, sa femme ayant succombé depuis belle lurette à l'éclatement d'un vaisseau sanguin dans sa gorge. Elle était cantatrice, dit-on. Belle comme un jeune corbeau riant à longueur de temps sur les plateaux des premières scènes américaines.

Vieille torture allant sa gégène dans le
pouls du monde : assise encore dans le
salon, sourit sur
l'omoplate d'un devin de qui mon œil conserve, inamovible,

la passion lacrymogène !
Mythe chargé de seringues et d’arrois !
Mythe dans la famille !
Mythe dans les rencontres !
L’amitié sort de ma nuit, vieux poing terrasseur !
Mythe quand je fuis m’enferme ou m’assassine !
Quand je bosselle le jour et lui imprime
une torsion nouvelle !
Mythe le coup de fusil !
Mythe le très bel astre qui s’arroge
le journal des carabes buté sur la vie vraie,
sur l’oiseau tueur de l’oiseleur !
Mythe ce rat lubrique qui nage
dans ma lymphe !
Le moment viendra où parler
de l’oiseau sera facile !
À travers lui et par lui nous
anéantirons le mythe d’anges
halant ma mort contre et envers
l’ennui qui porte ton ailleurs hypothétique !

Pour en revenir à mes rats, disons qu’ils ne me servaient que de nourriture. Je n’ai pas sous les yeux le premier volet de ce livre, mais je ne me tromperai point. J’avancerais que mes rats ne dédaignent pas la soupe noire qu’on me donne. Plus rien pourtant qui les intéresse sinon m’écouter me décrire tout le temps sauf quand je tombe sur les dalles, épuisé, nu et tremblant, presque épileptique. Alors, venons-en aux faits. Mes rats ne m’ont jamais donné autre chose que leur chair que je mange crue le plus souvent, quand je ne l’accroche pas au mur du cachot jusqu’à sa complète putréfaction, à partir de quoi j’en suce les asticots que je hais parce qu’ils sont les ennemis séculaires des bouffeurs de morts. Seule faute que j’aie jamais commise et qu’au demeurant je ne tiens pas à répéter ! À présent, je les aime, ces beaux asticots, j’en fais des boulettes et les engloutis comme si c’était du riz ! Mes rats jonglaient, cassaient le temps puis se suicidaient dans mes acides gastriques, enfumant le monde, le faisant scorie, gibet, tas

d’ordures, cave-à-nègres, vin rouge, pétrole, haine où les Samothrace errent ensemble dans un jus de hontes et de café amer ; oblitéraient ma vie sur une ardoise de dégueulis rivés à vos cortex et coffres-forts. Ma vie ? Pas ça. Elle patrouille dans toutes les écritures, mais voici le texte de l’auteur en question, revu par moi, et qui passera dans le sang du futur, si tant est que le langage en révolte perpétuelle contre soi-même et contre ceux qui s’en sont servis comme d’un burin se recorrige et se fomente à nouveau, toujours insidieux, dans l’ignorance de langues lues par des oppresseurs que nous nous ingénierons à déposséder de mots catastrophiques qui t’agressent, te rongent, t’emprisonnent et, pour finir, se changent en fossoyeurs habiles et en croque-morts-musiciens, histoire d’asticoter un dieu féroce enchaîné à tes rébellions.

Il ne sera pas question ici de décrire les murs de ma prison, sur quoi mes yeux tendent des musiques rouges aussitôt muées en femmes ou en instruments de jouissance tels des oiseaux bariolés ou des sexes qui jouent à saute-mouton, montent et descendent des escaliers interminables dont je n’ai plus mémoire. Mais il sera tenu compte ici de ce rêve fait dans une chambre d’hôtel, rêve qui consacrait la chair d’hommes tués au combat je ne sais quand et dont on ne remarquait que la stature appuyée au pont d’une rivière morte, stature brusquement élonguée, trouant le ciel avec mépris. Il en sera de même pour ce jeune homme vu dans une masse de rêves rendus plus impraticables encore par la pluie, les chaussées glissantes où des cyclistes filaient entre des immeubles gris-blanc, des rambardes, des arbres fiévreux gluants qui donnaient au silence ambiant la plus extrême charge d’angoisse, le rompant en battements brusques, en sirocco interne on dirait. Ce jeune homme aurait pu être « la fille de mes nuits et de mes tressaillements », point celle qui voulait examiner mon sexe après ma circoncision, mais cette géante dont mes gènes savent qu’elle ne pouvait être que ma mère, terrassait papa, l’écrasant dans la vase d’un ruisselet sur les lisières duquel poussaient des champignons démesurés. Nous fuîmes, le jeune homme et moi, pour nous retrouver ensuite dans la soupente d’un magasin bourré de légumes divers et de fruits arrogants, tant ils étaient diversement colorés ; assis l’un en face de l’autre, décriant ce pays en rase montage humé en mer avant notre avènement. Ce jeune homme avait des accointances avec mon père que je n’ai pas eu l’occasion d’apercevoir dans

mon rêve. Mon père hante pourtant mes rêves. Quand je le rencontre, je lui tire dessus. En témoigne cet échange de balles qui dura presque un après-midi, lui caché derrière un monticule, moi courant en un assaut prémédité et tirant sans le viser, ne recueillant en guise de satisfaction que les balles de mon pistolet qui retombaient à mes pieds comme des dattes trop mûres. Impossible de le tuer, il me renvoyait tout le temps mes projectiles. D'autres fois, mais très rarement, il me persécute, grandi tout d'un coup par mon imagination calamiteuse, et lorsqu'il lui arrive malheur dans mes rêves, je pleure et le défends avec un acharnement sans précédent, mais dès que j'essaye de m'approcher de son corps, il s'éclipse et je m'éveille brutalement. L'éclairage d'un rêve est toujours gris-sale, les couleurs d'immeubles, des gens, des végétaux et de la terre rase changent constamment, passant du rouge au vert et se dissolvant à mesure en violet-noir intégral, création féconde d'une ténèbre où le soleil n'a pas lieu d'être. Jamais je n'ai eu de rêve plus bouleversant. Cela n'est peut-être dû qu'à mon retrait du monde et de ses affaires. Non ! cela n'est assurément dû qu'à ma mémoire réinventant le fleuve bleu muré de galets changeants vu quand j'avais huit ans, mais jamais nettement distingué bien que je fusse passé à proximité pas mal de fois ! Là où le soleil crevait le ciel et réduisait la glèbe en pouillerie parcellaire, les tons s'intensifiaient et l'eau, toute l'eau s'évaporait. Indispensable équilibre, dit-on, mais aussi mort certaine pour ceux-là mêmes qui incendiaient la nue de leurs prières boiteuses, sanglés qu'ils étaient dans la rougeur d'une peau jaunie par le thé et les mots clefs dont Dieu avait horreur. Sanglés dans la bleuité de leur délire, mort-nés superbement nés et morts sans opprobre !

comme l'enfant étranglé par la vulve de sa mère !
mort-nés dans le rouleau du raz de marée désignant
au sable sa fonction !
mort-nés dans cette ville-calcaire où commandent
la haine et le crayon !
dans cette ville d'eau qui rétrécit mon ombre !
en allée vers une usine
d'hommes morts dans l'horloge à pointer
ou vers la mine boyau d'asthmes qui te prend à
témoin !
Sur tous les toits de villes où l'on tenta de me faire

commettre un crime raciste jamais parfait ! J’avais
les oreilles pleines de cérumen. Je clouais ma peau
à mes chemins. Allant
soit au lit soit au
travail gavé de ton fouet, vieux larron !
Les nazillons ce jour-là bougnoulaient sur ma tripe.
Hersés de peur, ils arrimaient à mon front une
lune fantoche.
On verra ça demain !

Mes rats ! Je veux mes rats ! Eux seuls peuvent me sauver. Non que je les bouffe ! J’ai dû mentir. Mes rats me restituent ma vie telle quelle. Dans un océan radioactif qui te rendra compte de tes errances et du bric-à-brac où tu m’as enfermé il y a fort longtemps. Ne t’excuse pas, ramène mes rats, je te pardonnerai. Quelqu’un a dû entrer ici. Où devrais-je être alors, dites ? Qu’est-ce qu’un corps sinon une perpétuelle dépossession ? Une mort à coup sûr. On vous étrangle et on s’en va mais votre cerveau libère l’âme, unique parole que vous possédez. L’âme ! Comme un coup de gong dans la soierie du ciel si tant est qu’il est sans étoiles presque sans armure. Mon âme vogue partout où elle veut, t’aliénant à mesure, te régénérant sans t’atrophier. Elle se transforme en une ville de pisé, d’ombre et de cérastes. En une tour qui me cloisonne dans ma peur.

Il n’y a rien qu’une sorte de clou ou de vrille qui vous prend au nombril, tourne ou plutôt fore, libérant une douce chaleur, c’est ça l’angoisse annonciatrice de la mort, mais on ne me tuera peut-être pas, non, il leur manquerait un bouffeur de morts, un amant de cadavre qui pousse son amour jusqu’à les dévorer, délicatement s’entend, je n’ai à vrai dire jamais dévoré, j’ai toujours pris tout mon temps pour me sustenter. Et hop ! ça commence, le rêve m’emporte comme une lame ou comme rien du tout : me voici courant sur une vaste étendue de terre rocailleuse, ne soulevant pas un grain de poussière, terre dénudée avec de proche en proche des bras noueux rabougris dressés vers le ciel d’où tombe une lumière jaunâtre, pas celle du soleil, il n’y en a pas, mais peut-être n’est-ce qu’un halo gigantesque, peut-être n’est-ce que mon ombre soudain transformée en un feu follet immense et durable. Terre où mille crimes barbares fleurissent çà et là avec des hoquets intermittents et des brasillements presque inaudibles, très visibles cependant pour un évadé de mon espèce qui est de surcroît prophète et magicien capable à lui seul de surmonter les obstacles et les haines déguisées qui parsèment le temps, la conversation, la respiration, rompu aux vicissitudes de la vie et de la mort, aux condamnations expéditives, aux meurtres prémédités et à toute sorte de pièges. Tenaillé par la faim, ne m’arrêtant pas, trompant mon désarroi facilement me disant, *Les choses se passeront ailleurs pas ici, cours, vole si tu veux, pas une minute à perdre*, mais le temps n’existait pas, il se dissolvait tout entier dans cette bulle increvable où je tenais l’ancien monde pour biffé sans autre existence que le souvenir tenace que j’en avais gardé. Et tout d’un coup, la terre semble basculer, se creuser dans un éventrement sans précédent, se changeant sous mes yeux en chair gluante et sanguinolente précipitée sur moi par quel ouragan, tout à coup une rivière, un torrent verdâtre encastré entre deux roches surélevées, miroitant comme le ferait une plaque d’obsidienne exposée au soleil, mais point d’eau ici ni de vie animale, point de ces

batraciens qu'on aimerait faire pisser dans le creux de la main, rien sinon un tremblement des choses suscité par l'œil et le cerveau, par tous mes sens, toutes mes peurs rappliquant et se nouant brusquement en un assaut tel que je rebroussai chemin, retenant mon souffle, ne cessant pas un seul instant de regarder en arrière, fuyant vers les hauteurs du terrain bourrelé, accrochant au passage des nappes de poussière vert-luciole et ces mêmes bras giclés du sol menaçant la nue comme une forêt agressive et inutile, pointés vers moi maintenant arrêté serrant dans ma poigne le cou d'un grand oiseau gris-blanc qui se débattait sans succès pendant que sa femelle voltigeait lourdement autour de moi, affolée mais n'osant pas m'approcher… Je jetai quelques mots et repris ma course traînant derrière moi le coq… la femelle me rattrapa rapidement… Elle se métamorphosa en très belle jeune fille libérant en moi l'idée de la couvrir au moment où elle dégrafait son short, puis nous nous accouplâmes ou plutôt nous roulâmes l'un sur l'autre ne faisant plus qu'une boule tournoyant sur nous-mêmes, puis plus rien… Les tessitures sont passées, cassées, le monde gicle de partout à la fois, suant m'altérant radiant de la texture jusqu'à ma pensée mais je me revois quand même debout au centre non pas d'une arène ou d'un quelconque combat mais dans les entrailles de l'ancien peuple qui te hissa par-dessus les étoiles, peuple inerte entre les sifflements de cobras jaunes glissant insidieusement sur ma pupille parfois hurlant expulsant ton poumon dans l'air moite et lourd de forces tragiques que je ne supporte que lorsque je suis assis sur une roche face à la mer… Mais une toute petite musique s'égrène entre mes doigts, articule mes tavelures, une toute petite musique comme un filet d'eau claire comme le sang pourpre de regorgement d'un pinson puis plus rien… Que dirions-nous des milliers de morts qui heurtent nos luxures, que dirions-nous des techniques, que dirions-nous ?… les paysages continuaient à se démembrer, la terre tout entière était hersée de je ne sais quelle récurrence endémique à supposer qu'il en fût jamais ainsi… moi clopinant par ce terrain maintenant ferme très plat fumaillant ou rampant non moi je… ne suis pas une fumerolle pas même une simple reptation… Et la terre soudain ramassée sur elle-même toutes les famines enfin réunies toutes les morsures enfin substituées à mon sang le sublimant infusant leur poison à vos menaces crapuleries ruts trahisons ruades récriminations litiges et hontes… tendant mes bras vers quel nouvel oxygène quelle autre planète déjà tavelée par vos sondes grippes rapines terreurs guerres suicides dont le fer ni le feu ne peuvent tirer vie ou mort… errent décryptent déflagrent pet à

pet hantent rompent saturent briment fourchent noircissent tonnent répudient ensanglantent répriment forcent et déterminent comme autant de peuples enfin debout enfin prêts à ce combat qu’une simple cheminée bavant au ciel m’indique depuis ma naissance…

Elle marche entre deux haies de roches disjointes et de nopals, l'air vieillie tassée sur des jambes maigres qu'on devine creuses, portant à peine son corps noueux, flétri par le temps, le travail et l'usure, emmitouflée hiver comme été dans son grand haïk noir, momie quasiment irréelle, avançant toujours, soulevant même quelques petits nuages de terre triturée par tant de pieds, de sabots d'ânes et de vaches, son ombre s'allongeant devant soi puis se comprimant brusquement pour de nouveau réapparaître, obélisque noir frayant sa voie sur les renflements du sol. Puis elle s'estompe, diluée dans toute l'eau de la saison, des saisons soudain emmêlées, devient blé, rainette, figuier gigotant dans le vent, mince ruisseau de vase et de sanies, se transformant peu à peu en un paysage de rocs et de sang, mais elle monte, monte dans ma mémoire et s'érige enfin en palmier que jamais une tornade n'a pu déraciner, faire tourbillonner ou seulement ébranler. Je me matérialisai d'un coup, participant de ce pays fomenté par ma mémoire, la cherchant partout alors qu'elle était tout et rien, puis je butai sur un grand monceau d'orge jaune gardé par des serpents, des oiseaux et des myriapodes, je reculai, me foulant la cheville mais je pus tant bien que mal m'éloigner et c'est alors qu'elle se fit voir de nouveau au sommet d'une butte de galets et de branches sèches, me hélant et me maudissant, lançant à mes trousses une kyrielle de nains grotesques et me jetant des pierres. Elle se dissocie du paysage, entre en moi, me détériore, m'éparpille puis ressort et enfin disparaît au détour d'un muret strié de jujubiers et de toiles d'araignée. Ils me mettront d'abord en face d'un mur gris m'ayant noué un bandeau autour des yeux, ils m'apporteront peut-être une carafe d'orangeade, ils ne me diront rien, mais j'arracherai mon bandeau, je hurlerai si fort qu'ils auront tous envie de se débiner, je leur communiquerai d'avance ma mort, la mort quoi, ils laisseront tomber leur fusil et ficheront le camp dare-dare, alors je m'en irai tranquillement, je croiserai en sortant de la caserne le général qui a tant voulu ma ruine et je lui cracherai à la

figure, je le traînerai par terre, je le… Ils ne viendront peut-être pas, ils me laisseront moisir ici, ne me donneront plus de soupe, les rats finiront bien par avoir raison de mon entêtement, j'aurai mon squelette dans un musée, les gens verront bien qu'un bouffeur de morts est une sorte de dieu, un religieux comme il n'en existe que dans les déserts et les consciences obstruées de mythes et d'erreurs… S'ils viennent, je leur montrerai, je leur montrerai… Les rats que j'ai maintenant apprivoisés les agresseront, les dépèceront, ils n'oseront pas entrer ici, ça fera du bruit dans les hautes sphères, on me libérera et je serai une fois de plus le vainqueur… Chaque nuit, les mêmes joutes, la même fuite, chaque nuit… Je ne vis plus que dans le passé, plus d'avenir, plus aucune lueur, je ne suis même pas dans une vraie prison, c'est dans mon corps que tout se passe, dans une tour vivante, ne serais-je pas atteint de zoopsie ? Pas un bruit de l'extérieur, rien qui me rappelle que je suis au monde, tributaire des hommes, rien qui me délivre non plus… Et dans quel passé je vis, dans quel rêve dénué de substance ? À vingt-neuf ans, je mourus comme un âne sans charge excessive dans ma petite écurie, attaché comme il était de coutume à la pourriture du monde. Je me balançais au bout d'une corde sur laquelle mon propriétaire tirait sans arrêt mais je dois avouer que je n'en souffrais pas. Mon persécuteur se trompait. La corde avec laquelle il me tiraillait et voulait me taillader me rapportait tous les rots de sa femme gisant sur une couche de poils de chameau et se faisant posséder par le Bon Dieu soi-même. Sa femme était putasse mais comme toute putasse elle ne pouvait qu'intéresser au plus haut point le créateur des choses et du néant. Cette corde providentielle était sans poids puisque je n'existais pas, mais la femme du persécuteur ne communiquait qu'avec moi seul tout en se faisant évider par qui voulait. Chaque fois qu'elle émettait un son quel qu'il fût, je le happais dans l'air et le prenais comme s'il figurait un mors capable de me tenir cent ans esclave des hommes ; et à tout instant, je mâchonnais la corde en vue de donner à la femme quelques aberrations qui recréeraient ma vie au tréfonds de cette tourbe que décorent mes os. Oui, j'ai dû mourir en éjaculant, frappé par trente-six gourdins ou peut-être fusillé par les sbires du persécuteur… Mais ils ne m'auront pas, ils ne m'auront jamais ! Il faudra s'y mettre, les enfants, pour venir à bout de ma résistance. Tiens, je me réveille ! Où étais-je donc ? Je suis toujours dans cette tour de schiste. J'ai peut-être dormi, je ne sais pas. La vieille femme ? C'était ma grand-mère. Et l'autre, c'est-à-dire l'oiseau, qui ? Je ne sais pas. Je suis devenu multiple, pas à pas je

retrouverai tous les personnages que j'ai incarnés, toutes les vies que j'ai pu subir. Allons donc ! Parlons un peu de la France ! Hein, de la France ? Oui, môssieu ! De mai soixante-huit par exemple. Qu'est-ce que c'est que ça, Mai-Soixante-Huit ? N'ai-je pas dit que j'ai quitté la France avant cette date ? Ah ! oui, ah oui ! Je suis trop vieux pour en dire long ! Trop vieux, tu rigoles ? Tes rats te diront que t'es tombé de la dernière pluie. Hein ! Tu te crois en taule, tu te crois en train d'expier, d'attendre qu'on te fusille ! Quelle blague ! T'as rêvé, mon vieux, tu t'es trop soûlé ce matin. C'est le commandant de gendarmerie qui t'a raconté cette histoire de bouffeur de morts. Oui, le gars qu'il a alpagué à Anzi. Et t'as brodé dessus. Tu t'es foutu dans des peaux trop serrées pour toi, mon pote, et ça a craqué, c'était inévitable Allons, debout ! Rappelle-toi ! Tu avais donné une fête à Casa avant ton départ pour la France. Il *y* avait là Katatoès, sa sœur, son énorme sœur, sa femme, sa nièce et le commandant de gendarmerie. Tout le monde était rond, tu te souviens plus ou quoi ? Katatoès grillait des pigeons sur un brasero. Il n'était même pas question de poésie dans votre conversation. Mais tu étais absent, c'est tout juste si tu écoutais. Tu pensais à la France, à la vie que tu mènerais là-bas. Ton père t'avait interdit de faire ce voyage sous peine d'alerter les flics qui t'auraient attendu à la gare… Tu vois ça d'ici. Tu avais traité ton père de tous les noms, tu lui avais même reproché d'avoir répudié ta mère, ça tu ne le lui pardonneras jamais, jamais tu m'entends ? Ta mère lui a pardonné, mais toi tu ne le feras pas. Katatoès te montrait régulièrement les lettres de ce peintre espagnol, un copain à lui, qui pour survivre à Paris était obligé de décharger les camions tous les matins aux halles ! À l'époque, les Halles étaient le cœur de Paris. Plus maintenant. Paris n'a plus son vieux cœur. Mais tu ne connais des Halles que les bordels. C'est là que tu t'es envoyé une pute et que tu lui as donné cent francs, c'était trop, mon vieux, elle te l'avait dit elle-même, mais tu as insisté pour qu'elle les prenne. Alors, elle t'a fait un pompier, t'as pas osé lui en faire autant, ou tu étais pressé. Elle t'a aussi demandé de revenir la posséder sans rien payer. Elle se serait donnée pour rien. Mais tu as rencontré deux jours plus tard celle qui devait devenir ta femme et tu t'es collé à elle, uniquement pour ne plus retourner au bordel. Tu n'as jamais dû aimer le bordel. À Casa pourtant, tu vadrouillais dans tous les hôtels de passe. Tu connaissais même les propriétaires. Comme ils étaient berbères et qu'ils venaient presque tous de ta région, ils te faisaient confiance, te prêtaient de l'argent, tu leur disais de noter le prix de la chambre et avec ce

qu'ils te prêtaient tu te payais une pute et des cuites interminables. Elle t'a quand même fasciné, ta femme, sinon tu n'aurais pas marché, tu serais retourné au Maroc sans doute, hein ? Ou tu te serais établi à Londres où un copain anglais t'avait retenu une chambre. Mais tu ne pigeais pas un mot d'anglais. Au lycée, tu étais fort dans toutes les matières sauf en anglais. La femme qui t'enseignait cette langue t'avait pourtant à la bonne. Elle aimait lire tes poèmes, elle ne te notait pas bien mais elle ne t'emmerdait pas non plus. Peut-être aurais-tu appris l'anglais si tu étais allé à Londres. Mais cette rencontre avec ta future femme en a décidé autrement. Tu es tombé amoureux d'elle. Au début, tu ne voulais pas te laisser prendre au piège. N'est-ce pas toi qui avais juré de rester célibataire ? N'est-ce pas toi qui disais que ta seule épouse c'était la poésie ? Et pourtant Annigator t'a eu ! Katatoès t'avait bien recommandé de ne pas te laisser prendre dans les filets chanteurs des sirènes. Mais tu l'as aimée et tu en es encore là. Ah ! Je vois que tu te réveilles. Tu as liquidé ton enfance, j'en suis heureux ! L'enfance n'apporte que des déceptions surtout quand on ne peut plus visiter le lieu de sa naissance. Tu sais bien que tu ne peux plus retourner chez toi. Tu t'es érigé en défenseur du peuple, tu t'es attaqué à la source de la féodalité, à tous les maux qu'endurent tes compatriotes, tu as transformé leur résignation en haine de classe, tu es devenu toi-même la bête noire des persécuteurs, tu as mis leur vie en pièces détachées, tu l'as exhibée devant tout le monde, ne crois-tu pas que tu n'as fait ça que pour détruire ton père ? Pour toi, ton père c'était le pouvoir, le négatif du pouvoir. Et peu à peu tu as pris goût à cette guerre, tu n'as même pas su la terminer. Heureusement que tu n'as jamais fondé tes critiques sur des ragots et autres attrapes. On t'en aurait voulu à mort. Même tes ennemis n'osent pas mettre en cause ce que tu écris. Tout le monde sait que tu dis la vérité, tout le monde méprise la fine classe de termites qui détruit ton pays, mais toi, tu ne peux plus y aller, hein ? Tu ne composes pas avec les rigolos. Cette histoire de putsch ne t'a nullement surpris, tu l'avais prévue. C'était un règlement de comptes entre les nantis, une sorte de bal quoi ! Du moment que ça ne concernait pas ton peuple, tu n'as pas réagi, tu n'as pas versé une seule larme, tu n'as pas non plus jubilé. Tu t'es contenté d'aller à la pêche de jour comme de nuit. Cette petite station balnéaire du sud de la France t'a vraiment enchanté. Tu étais coupé de tout, c'était un exil dans l'exil. Mais tu revivais. Tu n'écrivais plus. Tu n'as fait que pêcher. Tu prenais des loups, des plies, des palaïgs, des congres, des maquereaux, des dorades royales, des sarguets, des bogues,

des vives, des muges, tu péchais aussi des moules et des crabes, parfois même, après les grosses tempêtes, tu ramassais des bijus sur la plage. C'était à qui en récolterait le plus possible. On se disputait, on pataugeait dans l'eau, on se remplissait les bottes de sable, on se mouillait jusqu'à la ceinture. La mer n'était pas toujours belle à voir. Durant de longues semaines, elle avait une couleur de cadavre et puait. Le courant charriait des poissons morts, des algues pourries, des préservatifs et toute sorte d'ordures. La flore des étangs se décomposait au soleil les transformant en un grand cloaque rouge infesté de moustiques et de charognards marins. Sur le rivage s'amoncelaient des chaises cassées, des sommiers hors d'usage, des armoires éventrées, des tables sans pieds, des poulets noyés, des lapins ballonnés, des poupées sans bras et sans jambes, des bouteilles en plastique, des poutres termitées, des arbres arrachés avec leurs racines, des portes de granges, des brochets et des carpes que la forte crue de la rivière avait poussés vers le large. Certains jours, cependant, la houle refoulait dans les canaux et les étangs l'eau sale et les débris que les cantonniers n'avaient pas dégagés. La mer redevenait limpide et l'on pouvait voir évoluer sur le sable des multitudes de crabes. Tu t'es quand même bien débrouillé là-bas, hein ? Il ne te manquait jamais de bouffe. Tu avais même pris l'habitude de te lever à cinq heures du matin pour te remplir les poumons d'iode et pour prendre quelques loups. Tu ne lançais pas trop loin et tu en prenais. Les loups étaient friands des couteaux. Tu tenais ton lancer et dès que ça mordait, hop ! tu ferrais et tu moulinais. Puis tu rentrais chez toi, tu réveillais ta femme et tu grillais tes poissons. Cela ne te rappelle-t-il pas la montagne où tu es né ? La belle montagne violette que tu aimais par-dessus tout ? C'est dans un torrent de cette région que tu péchais des truites et des chevaines avec tes seules mains. Tu n'avais jamais eu besoin d'une gaule, d'un fil ou d'un hameçon. Quand l'eau du torrent s'était partiellement évaporée, tu allais jusqu'aux trous et tu les attrapais facilement par les ouïes. D'autres fois, tu utilisais un seau ou un sac de chanvre. Tu ne mangeais pas ces poissons, il ne t'en venait même pas l'idée, tu les transférais seulement dans un puits artésien où ils pouvaient vivre et se reproduire. Voilà que tu retombes en léthargie ! Secoue-toi bon sang ou je t'abandonne à ton passé ! Sans mon aide, inutile d'essayer de t'en sortir, tu ne parviendras qu'à t'enfoncer davantage dans le marasme. Tu es prisonnier non pas du souvenir mais de ce soleil imprécis dont les rais fourmillent dans ta peau qui se craquelle et se distend chaque fois que le paysage réapparaît,

effleurant à peine ta nuit convulsive… Je ne suis là que pour t'éviter la mort dissimulée derrière chaque page de ce livre où il sera aussi question de ma vie et de ma mort. Mais je ne te promets rien, je n'ai été ni condamné ni emprisonné, j'ai tout juste supervisé les troubles de ta conscience immémoriale. Je suis la roche la plus striée, la plus marquée par ce temps que tu as tendance à nier, pulvériser, cette fine légende inscrite sur la poussière de ton chemin et que tu ne peux même pas égrener, comptabiliser, réduire à tes visions ou seulement dissiper. J'ai participé à toutes les révolutions, tous les putschs, tous les attentats (et autres peccadilles). C'est pourquoi je suis devenu ton gardien et ton persécuteur. Mon histoire est celle des reîtres qui s'étaient fondus dans ma chair par inadvertance. Je pouvais en faire ce que je voulais. J'en obtenais des sons et des effets différents chaque fois que j'inventais un nouveau drame. Le seul amour que je leur dispensais consistait à les déchaîner contre eux-mêmes. Il passait dans mon sang un long froissement d'ailes qui eussent saccagé d'un coup les Osiris de ton éternité glapissante. Je me métamorphosais chaque jour en clown ou en moloch, chaque jour j'étais plus insaisissable que la veille. Je rythmais mon absence, je défenestrais mes maîtres assis dans le bourbier où leurs soldats se gavaient des restes du festin. Ils s'empêtraient dans le galop d'un cheval ou dans l'éclair d'une lance qu'un de leurs ancêtres avait brandie contre le ciel. Les ondes hertziennes amplifiant la galopade rendaient plus sinistre encore ce complot qui les avait hissés aux destinées d'un territoire récalcitrant qu'ils céderont sans vergogne aux marchands de canons. Les rois sauvaient leur peau, leurs biens et leur couronne avec un cynisme extraordinaire. Ils se disaient les garants de la nation mais dès que la cordite entonnait le chant libérateur ils lâchaient leurs chiens de garde sur la foule, s'asseyaient sur des sofas de soie, faisandaient dans le mépris du peuple, réprimant toute idée ou velléité de changement. Ils ne revenaient jamais sur leurs errements. La progéniture des bourgeois allait à la mosquée, s'irradiait sur les tablettes anciennes et finissait par se révolter, mourir dans une ornière ou s'exiler dans des pays aux villes surpeuplées. Elle passait sa jeunesse à paresser dans des chambres exiguës, modelant son sort sur des romans étriqués et se vautrant dans des sornettes et au tréfonds de mythes délétères. Elle ne s'est pas aigrie malgré la misère qui la tarabuste. Elle a seulement découvert sa bâtardise, une nuit, dans le fouillis des tares de ses parents. Un simoun implacable la sépare désormais de la beauté simple de son enfance. Là où coulait un ruisseau bordé de fleurs et

d'insectes, elle ne voit plus qu'une longue traînée de sanies. Certains jours, pensant au suicide, elle apprête des cordes de chanvre, mais elle les égare dans les bistrots. À la place d'un palais d'été, elle ne distingue plus qu'un amoncellement de détritus et de carcasses de langoustes. Parfois même des éclats de grenades et des douilles d'obus. Les vieilles litanies qui la faisaient vibrer ne sonnent plus à ses oreilles et les haies de jasmin des quartiers chics lui apparaissent comme des barbelés électrifiés. Elle ne connaît de l'amour qu'un frôlement de jupe oublié depuis longtemps ou l'éclair persistant des yeux noirs entrevus dans un magazine de cinéma. Pour satisfaire ses besoins sexuels, elle se masturbe à l'aide d'un boyau de bœuf ou va à l'hôtel le plus proche. Quand elle est sans un, elle drague les touristes européens qui ne viennent souvent dans ce pays que pour donner libre cours à leur libido. Une grande fraction de la jeunesse se spécialise dans l'homosexualité, faute de trouver des débouchés honnêtes. Les adultes ne s'en servent qu'en vue de l'avilir en l'éliminant socialement et moralement. Les adultes la corrompent irrémédiablement. Tant que ses chairs sont encore fermes, ça va, mais dès qu'elle aura atteint l'âge de trente-cinq ans, les adultes se détourneront d'elle et si elle regimbe ils lui rappellent qu'elle est née pourrie et maudite. Le viol allait bon train, les villes sentaient la misère, le sperme, le stupre. La prière enveloppait tout cela comme pour le protéger des désordres épisodiques qui mettaient à feu et à sang les périphéries, les quartiers décrépits et les bidonvilles. Les jacqueries se soldaient par des centaines de morts, les paysans croyant pouvoir endiguer le flot des oppresseurs avec leurs seuls fourches et gourdins. Les terres nouvellement décolonisées étaient attribuées aux dignitaires les plus méritants. Elles restaient en friche mais gare au cul-terreux effronté qui en réclamait une maigre part. Tout le pays tombait en ruines étincelant par-ci par-là de scolopendres savamment disposées autour des palais et des villas, mais personne ne s'y méprenait, cette rutilance criarde et abjecte était le symbole du martyre infligé au peuple. On tondait les jeunes gens aux cheveux longs, on enchaînait les cadets mutins les taxant de drogués sanguinaires et d'irresponsables, on jetait dans les cachots et torturait les intellectuels et les lycéens diffuseurs de tracts subversifs, on tenait les femmes loin de toute activité sociale, on fermait les épiceries-buvettes interdisant ainsi la consommation de l'alcool aux chômeurs aigris, mais le whisky et le Champagne coulaient moelleusement dans le gosier des inquisiteurs et des juges, on s'endettait sans rien produire, les usines

déposaient leurs bilans les unes après les autres, seuls prospéraient et proliféraient le tourisme de luxe, la luxure de classe, la haine du dépossédé, le mensonge et la répression.

Je me suis enfui de ce pays un matin ; le ciel se noircissait de fumée jaunâtre, le port remuait doucement derrière la gare et la mer battait au rythme d'un nid de mitrailleuses. Ce devait être toutes ces ferrailles qu'on tourne et retourne, avant de les acheter. Ou ces bombes américaines qui tuèrent les artificiers au large de Casablanca. Le ciel se striait s'émiettait en plaquettes rondes de vieille poudre explosée qui retombait sur la ville encrassant les beaux complets des fonctionnaires et s'insinuant partout. Je me tenais contre le poteau téléphonique surveillant ses rouleaux de grillage ses bouteilles de gaz tout ce qu'il exposait sur le trottoir devant son magasin. Le matin s'étirait, éclaircissait les pans d'immeubles puis s'ennuageait mais j'attendais assis sur un banc de ciment, j'attendais le train ayant rayé de cette vie ce pays flottant dans ma tête devenant parfum de basilic ombre d'olivier quand le soleil bombardait de particules électriques les terres caillouteuses et les brûlait faisant apparaître des insectes coriaces et des myriades de bulles translucides atomes derechef agrandis par ma vue venant d'en haut vers moi et s'estompant dans l'air raréfié avant de m'atteindre… Mon frère m'avait accompagné à la gare. Il a pleuré puis m'a quitté sans un mot. J'ai dû agiter ma main, mes lèvres n'ont pas remué, j'étais ailleurs plus dans les linéaments de cette peau tannée mille fois portée et mille fois lacérée le soir retour d'une séance de prestidigitation ou d'une voix de conteur flûteur qui vous promène dans les pistils et les étamines d'un éden vieilli par les sanglots des morts que je retrouverai juchés à tous les coins de rues de Paris quand le printemps aura suffisamment jonglé avec l'innocence des migrants et des citadins qui ne réclament rien de moins que bouffer boire copuler créer des rêves ou seulement se terrer sans qu'on vienne les harceler disant, *Debout c'est l'heure bouge ton cul vite fait !* Le train partit, traversa les terres inondées du Nord glissant entre deux grandes étendues d'eau ocre sur une voie bordée de gravette et de glaise… Je ne pensais pas. J'allais vraiment

découvrir ce moi atrocement massacré lapidé qui n'a point pourri cette terre mal vue qui n'accuse que de loin… On la pille l'éventre détraque offre au suicide éminent des cerveaux qui minutent une rage en quoi choit rouillée ta tête émergée d'hiéroglyphes reconduits par les myriapodes calculants loin des cendres de bateaux brûlés au pied du mont Gibraltar. Non ! Floranda n'était pas l'amante de Tarik. La fumée, la flamme verte, le ciel puant, la mer gluante ouverte sur l'absence les masques les yeux anciens et les voiles… Le train avançait sur une voie bordée de galets concassés et de glaise sèche… Debout dans l'eau les flamants roses… Chant ocre inaudible agressant mes tavelures. Je m'éloigne. Elle sort ses leptes désoriente le vent grave me fait cheval coccinelle bouche cousue, bleuissant les traverses le basalte le rut non-écrit toisé un soir sur le fleuve. Toutes les pages d'Espagne, toutes les encres édulcoraient l'oued Al-Kabir (l'Aguadalkévir). La tragédie s'évaporait, la poudre et l'alcool qu'il avait inventés le brûlaient, parfumaient le bûcher sous l'œil vert-de-gris d'Isabelle. Dieu n'avait-il pas voulu écouter davantage ta prière mêlée au benjoin d'Arabie ? Un nouveau texte, plus râpeux, l'avait séduit. Les reîtres tordaient les aides-comptables, assassinaient le fœtus : déréliction de gènes razziés, partout. Et maintenant ce clapotis. Le ferrie. La frange d'écume mazoutée sautillant le long du rostre et derrière, au sud-est, la montagne érodée surplombant la mer qui l'assaille, vagues en éclairs se comprimant et retombant dans mon œil vide… Derrière, trop loin derrière, l'enfance, le collège, *le lis blanc*, l'adolescent rompant sciemment le jeûne, écrivant n'importe quoi braquant sa haine latente contre l'ordre valétudinaire depuis des siècles pourrissant au soleil sacquant le peuple assis sur des mottes de poux et de fèces… Toi te théâtralisant zoopsie arachnide ou soc ou sphex mal porté moi déjà mort oui très sulfurique… ne me réveillant qu'au jour d'une civilisation calamiteuse, ordurière qui manipule sa mort et celle du globe avec désinvolture. Peuple de gares, de cheminées, de forages, de coke, de naphte, de plutonium manquant de raison par trop de raisonnements, brandissant ses appétits à coups de télex, journaux, images, photos, délirant froidement, trépidant et se tuant à mesure… Consommant toutes les ressources du monde, les dégueulant et crachant dessus puis tirant la chasse, se lavant les dents dix fois par jour, rongeant son frein, catapultant sa progéniture vers un temps souillé, pauvre, gris-béton, oubliant même le parler des fleurs, la grande sève montant à l'assaut de la mort, ruinant tout et se ruinant, peuple assassin, à contrer sur toutes les brèches, à vomir, dématérialiser dans les

grandes largeurs, rééduquer insidieusement par le livre, le mot dit ou la foudre ! Et avec tout cela trouvant le moyen de critiquer leur mal-être, disant, *Tiers-Monde ne fais pas comme nous, tu vois que nous étouffons dans ce ghetto de fumées âcres ! Ne baise plus, ne biaise plus, noue ton aiguillette, assez de gosses comme ça, tiens, voilà la pilule, voilà un bouchon pour la vulve de tes femmes. Assez, j'ai dit, ou tu t'en repentiras !…* Eux continuant à forniquer, aigrir le ciel, l'Église, les chancelleries, les eaux de la Seine et du Rhin… Bavant, bavotant, pilonnant qui-ne-veut-pas-entendre-raison… Leur raison, qui-ne-veut-pas-se-laisser-déposséder-gentiment… Etc. Foutant l'Hudson en l'air et te riant au nez juchés sur la Liberté-Enchaînée détruite et réduite épandant ses glaires corrosives dans les Watts, Slums, Nanterre, sur tout ce que tu convoites et avales même ta salive… Bouffant, bouffons, et sans cesse hoquetant !… Lèpres, sapes, nèpes rutilant t'arrosant non plus de sperme (ils n'en ont plus) mais de stupre, t'emmaillotant dans une rigolade sanglante qui creuse sous ton rire une chaîne artificielle d'évacuation… Etc. Parlant arrhes… Plus rien. On fit une croix de craie sur ma valise, on ne me fouilla pas. On me poussa vers la sortie, *Vous êtes arrivé, pouvez vous débrouiller tout seul, déguerpissez…* L'usine, le tabac amer, la bière, l'hiver, le caoutchouc, la machine, la piaule avec ses six lits superposés, l'Arabe rasant les murs d'usines fumaillant, tonitruantes, te saccageant, toi qui ne penses qu'à t'envoyer une garce de vie qui maintenant t'abandonne, te passe sabots et muselière… L'arabe, le berbère, le nègre, l'ibère, le slave, le baraquement qui flambe à l'aube, la neige n'arrête rien, toute une couvée qui part en fumée, une famille, des familles, ubu-tohu, vite ! faut que j'aille pérorer à l'Assemblée ! Imprimez que les requins promoteurs et autres sont cyniques, gagnent leur pognon sur le dos de ces mêmes gars qui crèvent entre quatre planches, dénoncez, dénoncez ! Eux ratissés, hurlant sauvant non pas des meubles mais les moignons d'un enfant calciné, morts, s'accrochant au pantographe. Tous des métèques, hein ! Vagabonds, parias, refusés, malnourris, jouant leur maigre paie aux dominos dans des cafés miteux, s'entassant les uns sur les autres dans des piaules exiguës pleines de cafards et de puces… Sommes pas mieux lotis, hein ? Z'yeute ma peau sciurée blonde rousse et rouge ! Communard, gauchotarguste, pas noiraud, moi ! Ils se font cravater, coffrer, défriquer, mandat-bordel-loyer… N'ont rien que leurs muscles plus légers qu'une paillette de savon… Transportent le Sahara dans leurs yeux, rides, ourlets, palabres, crachats verts, coïts, désespoirs…

Crèvent résignés entre le clou et la planche de hêtre sous tôle ondulée ou toit de boîtes de conserves… dans glaires jaunes, diarrhée, viol non consommé… Chienne-femme-sebsi. Z'étaît là ma poupée-poubelle, louve galloromaine ! Z'ont l'Mali, l'Niger, l'radium, l'cobalt, des dattes, des rois, l'pétrole, l'uranium, des diams, l'fer, l'poisson-mercuré, des gazelles, des chacals, des hyènes au pouvoir et des hyènes clandestines, des épousailles polygamiques, des armes, des haines, z'ils pourrissent, dépoétisent ciel-sol-sang, te reste plus qu'à clamecer, pote !

Il s’asseyait sur un tas de chiffons, se tordait soufflait bruyamment, s’arrachait la peau à coups d’ongles, s’introduisait dans la bouche et les narines des bouts de craie jaune rouge jamais blanche, il ceignait une couronne de bois de jujubier ou de fil de fer barbelé, hurlait, se convulsait, apparaissant tour à tour maigre ou gros, éclairant la disparité des planches, fusant de lui-même et brisant toutes les attaches de son corps, mare de nuit noire immarcescible, il déglutissait tous les mots, les râpait et les rejetait dans un fracas tel que les rares spectateurs étaient précipités dans un cauchemar fœtal clapotant irrégulièrement entre les parois d’une tumeur oubliée. Restait assis des heures les jambes croisées derrière son cou, chiquant puis crachant devant soi sur un rêve natté qu’il était seul à voir, pendait à un crochet fixé à l’astéroïde qu’il croyait être, longtemps, se contractant ne pensant pas, au besoin fourmillant de myriades de lettrines qui peu à peu se transformaient en glossines ou en mouches évanescentes, ne s’accouplait jamais avec un fantasme ni avec un trou d’air, fuyait jusqu’à son sexe méprisé qui pourtant dévorait sa chair des orteils au cuir chevelu, il marmonnait avec Dieu dans une zone galactique immergée, revoyait en un éclair tous les crimes historiques, destruction de ceci ou érection de cela, les jambes bien accrochées à son cou, sa tête ne cuisant plus comme avant, elle s’était tout d’un coup vidée de sa substance, coloquinte ne renfermant même plus cette eau fraîche puisée dans la bosse du dromadaire qu’il avait alimenté de ses vomis, rêves – quand il rêvait de végétation neutre, de montagnes aigres, de foin, les cloches de Marseille sonnaient et le réveillaient –, il bondissait, sortait du tiroir de la commode un vieux miroir et, au lieu de se raser, s’y regardait et crachait dessus longuement. N’achète pas ça, c’est du poison ! Ne mange rien de ce qu’ils te livrent, ils veulent te remplir de démons, fais plutôt saigner tes poignets et bois ton sang, avec des pleurotes ton sang sera la provende, la glaire cosmique, le mieux serait que tu jeûnes, pas question en tout cas de mettre tes doigts dans leurs mets,

tu ne devrais pas non plus respirer l'air qu'ils souillent, ni leur serrer la main, car leurs mains tuent. Leur charbon détruit les villes, leurs folies saccagent la conscience, ils empestent, s'empiffrent, rotent, gâchent tout ce qu'ils touchent, rangent leurs esclaves dans des boîtes à cafards, les surveillent de près et les bastonnent régulièrement, vont se plier non se prosterner chaque soir devant le prie-Dieu quand ils sont bourrés à bloc, s'accusent de tous les meurtres dans leur sommeil seulement, violent des négresses en songe, promènent au-dessus des peuples dépossédés la foudre et le choléra, prient et tremblotent chaque fois que tu leur parles de cancer ou d'infarctus, mais leur voiture et leurs armes pensent pour eux, exécutent pour eux les menus détails de leur destin collectif, troupeau en marge de la vie, tu ne les aimes pas, ils ne sont point faits pour ça. Leurs écoliers, leurs femmes, leurs écrivains sont brimés, terrassés par la peur et la honte, mendient-ils un peu de charité, un sourire, on leur verse sur la tête des pots de peinture, de chlore, on les enferme dans des asiles, on les tabasse, relève leurs empreintes digitales pour mieux les repérer par la suite – quand on ne les abat pas purement et simplement – et cette fausse vie saturée d'ignobles relents, d'éructations d'enfer continue férocement, balayant tous les obstacles, affranchie dans sa mort, le jugement irrévocable qu'elle porte dans son ellipse, mais comme toute ellipse elle retombera ou s'ira griser et mordre au soleil, unique apocalypse. Naïvement se consumant devant un vieux miroir, s'invectivant avec une rare violence, pensait-il à se suicider, une grande négation l'auréolait soudain infirmant sa chute non consommée et le confortant dans sa répulsion pour ces millions de fœtus qui striaient la rue, alvéoles rentrés dans une angoisse provocante, il errait parmi eux des jours et des nuits, ne percevait d'eux que la respiration reptilienne, il les hachait dans sa mémoire, les réduisait à des toc-tac imperceptibles, des sons-animalcules dont il ignorait les spores, tous leurs projets n'affleurant que pour mieux les annihiler, tangentes induites à cet espace de gènes qu'il abhorrait. Il sélectionnait parmi eux quelques représentants de l'homodeus, ne trouvait rien que des nimbes, de vrais anges nimbant les limbes des morts, chair expurgée bien tannée et capitonnée ceinturant sa tête à lui dans le vide, son masque qui ne souriait pas acquérait du même coup cette hilarité propre au roi-mage qui tombe en syncope. Se voyant tout d'un coup mais sans hasard catapulté sur un terrain de luttes anciennes parmi les décombres de villes jugées par lui inacceptables, battues par les vents acres du désert pas assez loin de la mer cependant pour l'obséder, le purifier,

terrant sa haine hache ou colique dans ce désordre d'idées, d'algues et de ruines qu'entretenaient les clercs et les commissaires de cette même cité où depuis sa naissance il arpentait le visage inepte et pustuleux du désastre, tressaillant sous le figuier rabougri d'une enfance qui n'était pas la sienne, pas dans le halo tremblé du souffle de l'âne ou de la vache, pas dans une étable, se martelant le front, se clouant par mimiques et brusquement se relorgnant, se tâtant, s'éveillant derechef et se disant *Je suis moi, rien que moi, allons faire une autre chute ailleurs, pas ici jamais ici !* Il ne pouvait alors pas lever l'arme contre la société qui l'avait désarticulé, il la serrait entre ses doigts, son sang la broyait, s'identifiant à cet œil qui le menaçait de loin, le harcelait nuit et jour lui défendant de faire ça et ça, il courait dans tous les sens en vue seulement d'en finir avec sa propre veulerie, se désaccordait, devenait à la longue comme un métier à tisser déglingué tout juste bon à recueillir une belle et gigantesque toile d'araignée, il traversait la chaussée, fendait la foule, entrait dans un bar et buvait jusqu'à crever, reprenait sa fuite raide et méprisant, crachant devant soi, ne s'arrêtant que pour scruter un mur festonné ou une porte de bois ouvragé… tout ça recueilli vécu dans l'absence où il se roulait, s'aigrissait, se mentait à lui-même, s'appliquant à ruer contre la dure-mère, la peau piquetée d'humeurs qui le séparaient d'autrui, du sexe en particulier, ébloui sempiternellement par ce qu'ils disaient, discutant le prix de sa tête, se l'arrachant, l'exterminant vivant, décidant qu'en lui serpentait un lâche et haineux crotale, giclure jamais vue, assassine, mais à leurs yeux rien ne pouvait vraiment assassiner, tout était dit, pas de nouveaux spectres dont ils pussent avoir réellement peur, m'écoutant déroger à ma fonction qui est de ne point être vous, *m'écoutant aimer autre chose que vous tous dégueulés sur mon œil, vous accrochant à mes caries tannées, mes insondables et pourtant visibles carences, n'attendant de vous que poison, reproches…* Mais il ne les assumait qu'en vue de mieux en détruire l'essence. Il se dédoublait ? Non ! Il ne s'est jamais dédoublé ou alors vous donnez à ce mot une fausse signification. Le dédoublement n'est pas une projection, pas un rêve hors de soi s'associant au corps qui le sécrète, mais la mort et la vie simultanées d'un corps conscient vivant dans la transparence et la putréfaction dont je subi : l'image et la dislocation en même temps que tombent les oripeaux dont on t'a affublé. Son atelier s'étalait entre des milliers d'orties cramoisies duvetées de jaune, il n'y pouvait pénétrer qu'en donnant du coude contre une grande bâtisse déglinguée qui lui barrait le chemin – et

son plateau, bien que surchargé de vaisselle ébréchée, de dagues tordues, de cottes de maille, de totems, amulettes, coquilles d'escargots, de hardes et de fèces sèches, l'absorbait dès qu'il entrait figé fixant le noir ou fermant les paupières, il ne se maquillait pas, il se calcinait les cils et les cheveux, mais il se dépiautait toujours avant de dire un mot ne tiradant jamais, jamais ne posant pour la meute assoiffée tapie froide dans la salle. Ils lui mirent des costumes mités, des colliers de chenilles, des grelots de morve plein l'encolure, ils le traînèrent nu sur la gravette et dans des caniveaux gluants de mélasse acide, ils l'habillèrent d'épines et de plaques épaisses de menstrues sous l'œil dardé des femelles à ramages, saboulé par gantés le lardant de coups de canne-épée, lui firent vomir père et mère, puis ils l'abandonnèrent, passèrent sous silence son souvenir… Il s'expatria – mais eut-il jamais de patrie ? –, alla goûter au désastre loin des oppresseurs, participa à des rites scabreux, villégiature dans le noyau noir du soleil, plantant sa croix tête en bas dans le cœur d'une Indienne et s'accoupla avec la mort sous la carcasse bien nettoyée d'un bison dévoré par les coyotes et les vers, il vit croître et mourir Dieu lorsque le sorcier l'eut suffisamment marqué du fer de ses lances – laissant dégoutter son sang entre les petits cailloux d'émeraude et dans les trous d'arachnides, sur une glèbe tapissée de champignons hallucinogènes et d'éclairs –, alors il connut le tatou, les spires du silence procréateur, les étoiles les plus explosives, il se fit tirer le sang par la nuque et le lapa après qu'on l'eut mêlé en une mixture de peyotl, de blé dur et de fientes, dansa des nuits entières sur l'écume des rivières, s'assassina mille fois et mille deux cents fois ressuscita sans miracle, son crâne vide glissant hors du chiffre sept, oubliant tout, réapprenant à rouler se syncopant aux angles et courbes des taches cosmiques, mais une langue ancienne le talonnait le stratifiant de sa musique révolue hachurée en pics inaudibles l'incisait et il butait contre elle sans effroi, criait des onomatopées inintelligibles, des phrases cassées contenant la fonction brève des organes en rythmes parcellaires, et dès l'aube il sortait de son corps qu'il balançait dans le torrent sauvage, ne le récupérait que lorsqu'il n'en restait plus rien de sonnant sauf ces bris de bois qui flottent dans ton œil – copulait avec le tapir, acceptait tout, se laissant aimer avec désespoir… Ses ancêtres avaient trahi son sang ; il se déroulait dans l'un de ses chromosomes une lutte inapparente, une guerre contre la soif, la faim, la mort ; les générations futures y fabriquaient des armes avec la parole, le geste, la rébellion systématique et la contre-répression consistant à se

dissimuler sous une robe d’avocat ou dans la tunique d’aiguilles d’un fakir en vue d’échapper aux dards d’un traître tri-séculaire ! D’aucuns maintenant l’imitent en des rapiècements de soleil et d’ombre, suent et sangsuent tout pourvu qu’enfin vienne à la mémoire du voyeur une image digne de lui sinon une idée le représentant marchant et haletant, courbé sur ses crachats se désintégrant morceau par morceau ou seulement se strangulant ; et n’osent pas dire qu’ils lui doivent non pas la vie mais leur commerce : les gestes qu’il propulsa par-dessus l’horizon des morts, les morts dont il fit une grande terre peuplée de démons vierges, ils surent tirer un grain régénérateur que leur immunité trafiqua troquant l’homme, le mot, la raison, l’avenir, en sorte qu’ils se sont d’eux-mêmes éliminés, sous un boisseau d’asticots et de traites inavouables ! Bien avant les guerriers faits prisonniers et les nationalistes confirmés, il connut la dynamo, la bouteille, la baffe et toutes sortes de sévices qu’on nous fait avaler maintenant avec la bière, la laitue, les morpions et les discours patriotiques. Il se fit même électrocuter pour voir s’il n’allait pas perdre sa mémoire longtemps crapuleuse, aigrissante et désormais vouée à scander les malheurs d’un monde dont elle n’a gardé que les vomissures circonstanciées et les avatars réfutés, malades du fait de l’atrophie irraisonnée de la ville chiante, du mépris immanent rampant dans les yeux de ceux qui passent devant toi au volant de carrosseries comprimables et qui ne te regardent pas, t’éclaboussent te renversent au besoin sans que tu t’en rendes compte… Il ne devait pas écrire sur ces choses, mais les saper, leur interdire d’exister, les réduire en venin rongeant toute velléité d’existence, à aucun moment il ne pouvait lui venir l’idée de les décrire car en les décrivant il leur donnait vie et les assemblait en une force telle qu’elles pouvaient de nouveau entrer dans un cycle formel mortellement aguerries se juchant sur toutes choses moindres en préparant d’avance la dissolution et t’aliénant.

Venu là comment, te voilà déjà fébrile, tremblant à l’approche du visage dont tu es issu mais que tu as mis des années à découvrir sous les ruines d’un monde qui t’abjura ! Venu là, oui, par mille rampes, à chaque fois culbutant, essayant de t’asseoir sinon de rebrousser chemin. Mais quel chemin, hé, dis-moi un peu ? Tu te creusais en gouffres, pas assez sérieusement cependant pour m’effrayer outre mesure. Tu tentais de me fausser compagnie mais j’étais ta colonne vertébrale, j’étais toi et je te tenais. Nous ne pouvions plus qu’errer ensemble par ces dédales moisis, butant parfois sur des silhouettes imprécises qui furent longtemps à nos trousses dans ce monde tourbillonnant que nous avions abandonné à son erre. Nos mains fendues tâtaient les dalles, les murs et glissaient dessus comme sur la caresse d’un serpent, à nos pieds devenus fourchus s’emmêlaient sous nos chairs bourrelées traversées d’aiguilles rougies par la chaleur. Nous cherchions quoi, au juste ? Allant par-ci par là, nous heurtant à nous-mêmes noués l’un dans l’autre. Peut-être un vieux mot, un de ces mots qui ne furent jamais prononcés sinon dans le froid minéral de la mort. Nous vîmes cependant un peu partout des postes de police, des boutiques exiguës, des gens qui s’affairaient, des volailles caquetant fendant l’air, du linge séchant sur des tringles de bois, des vieillards accroupis sous des bris de ferrailles à peine rafistolées, mais pas d’enfants, aucun enfant, sans doute n’étions-nous entrés dans notre petit rêve journalier que pour non point nous évader du réel mais seulement réfléchir… Et au bout d’un moment qui nous parut particulièrement long, tu me quittas. Je dus fureter partout et même sous les dalles à ta recherche mais tu ne repris conscience en moi que plus tard, bien plus tard, tu t’étais dissous dès l’instant que je commençai à douter de ta présence. Il me fallut alors continuer seul le chemin. On me rudoya, on me héla de loin, on menaça de m’incarcérer, on m’indiqua de fausses routes, on me fit boire des urines d’animaux, on ne réussit cependant qu’à faire gicler de moi la haine rouge qui crée des mondes.

Quand tu reparus, j'étais assis sur une énorme motte d'excréments d'âne et je regardais passer très haut dans le ciel une migration d'oiseaux telle qu'œil humain n'en vit jamais. Tu sortis de moi, soulevant avec d'infinies précautions mes rides et repoussant mes plus infimes poils à l'instar d'une bête intelligente fourvoyée dans la brousse, t'épaississant, mains tendues et tête en angle. Puis tu te retrouvas non loin de moi debout sur une sorte de monticule de pierres arrondies par le temps et les intempéries, dominant de ta taille la masse disséminée des maisons de torchis et de briques, appelant à la rescousse je ne sais qui et lançant tes poings contre le ciel, parfois les décontractant et t'entaillant profondément avec tes ongles… Nous n'étions pas perdus dans un univers étrange, rien ne nous reliait plus à nos procréateurs, nous étions là pour recouvrer notre liberté et sans doute donner à vivre à tous ceux qui croupissaient lamentablement sous nos yeux. Il ne te fallut pas plus d'une heure pour descendre vers moi, t'assoupir contre mon épaule et me harceler de questions auxquelles je n'eus pas à répondre. Tu finis par t'endormir complètement atterré à la vue de ce peuple lourd de terreur et de doute. Je te laissai sur le tas de fèces et je partis en quête de documents relatifs à la déchéance de ces hommes tant décriés, honnis et persécutés. Je ne trouvai guère qu'un vieux torchon qu'on me dit être la constitution du pays : le papier était jaune et s'effritait entre le pouce et l'index, mais les lettres, oh ! miracle, s'en échappaient et striaient l'air de leurs arabesques. Elles se transformaient en couperets luisants et dansaient longtemps avant de s'éclipser. Je sus dès lors que les gouvernants du pays où nous étions étaient de très grands magiciens, c'est pourquoi je revins te réveiller. Nous eûmes à nous bagarrer contre nous-mêmes en vue d'éviter toute accointance avec ces gens qui ne nous adressaient ni la parole ni le salut pourtant recommandé par leur religion impérieuse. Tu t'agitas vainement, tu t'écartelas, mais je pus te rassembler et te placer dans mon gris-gris de cuivre fauve. Tu demeuras mon compagnon mais tu ne sortis plus de cette prison. Il me fallut te trimbaler partout où je me rendais, je frottais avec ton cuir et ta voix filiforme mes paumes et ma poitrine. Il m'était désormais donné d'assister partout à la mort de l'homme dont nous étions devenus l'agent exterminateur. L'homme (mais en était-ce un ?) donnait tout nu dans les cordes qui t'eussent précipité dans le néant. Il se harcelait pour rien, se mordillait comme un jeune chacal, fouillait dans son crâne en quête d'un bris de lumière ; en fait, il ne se cherchait pas, il s'assassinait mollement. Dans tout son corps coulait une procession bistre

de cobras digérés depuis belle lurette par la terre. Dans son œil torve noyé dans les larmes des victimes s'attristait mon regard irrémédiable. Dans ce qu'on appelle son âme et qui n'est qu'une bulle évanescente jouait une languette de caméléon serti des rubis du désespoir, coagulé vert tendre ou jaune ou roux avec mes rais délétères. L'homme en vérité cherchait plutôt à mourir sans spasmes, fuyant la douleur. Il tangua vers moi et sa carcasse pourrit avant de m'atteindre. Il ne put me voir, oh ! jamais il ne put le faire. Ni même regarder ma somptueuse colère. Je dis à l'un de tes prophètes qui me demandait s'il pouvait me regarder fixement que je transformais tout en atomes lumineux et qu'il ne fallait pas me contempler tant qu'on était pétri de terre, de lymphe et de savon électrique. Mais comme il insistait, je dus lui dire de se tourner vers une montagne au loin et de voir ce qu'il en adviendrait. Il était debout, me tournant le dos, sur une dune du désert. Il se tourna vers la montagne, mit ses deux mains en visière sur ses yeux et vit comment je pulvérisai la montagne avec mon œil. Alors le prophète s'en alla jurant qu'il me rendrait hommage. Depuis ce temps-là, depuis que je suis mort, plus personne ne se soucie de mon errance, car j'ai abandonné ma lumière un soir sur un nuage. Je devins mer et ciel, terre et rupture. Il en sera ainsi lorsque l'homme se sera tué sur son autel de dureté, lorsque ses mathématiques m'auront fait suffisamment rire. Mais venons-en à ce peuple terré dans mes doutes, à ce peuple qui me comprit le premier ! Et qui n'en finit plus de me perdre ! Il ne mérite ni théâtre ni éloges ! Il ne voudra ni mort ni survie ! Il suera sur lui seul, il mourra donnant lieu à ma honte pulvérisée sur la terre comme un essaim de sphex migrants. Voilà, mon vieux, la particularité des peuples qui n'ont pas cessé de me porter dans le giron. Voilà, mon vieux, la façon dont l'histoire de certains arrime celle d'aucuns à la prospérité et à ma vergogne ! Qu'en restera-t-il sinon un doute visant ce que nous avons porté de plus précaire ? Qu'en restera-t-il sinon une ombre autre que la nôtre, à jamais défigurée, débarrassée de sa texture et de ce peu d'âme que nous croyions porter dans nos poches-revolver ? Mais les étoiles n'ont jusqu'à maintenant jamais pleuré sur mon échine et jamais elles ne furent aussi maladroites que tes rires, peuple déterreur ! Je résolus donc de sortir seul et de traverser la ville où je devais cependant m'effacer, laisser faire. À première vue, rien de ce que j'avais connu sonnant à mes oreilles et y teintant mes sentiments de diverses couleurs n'affleura à mes yeux, rien d'autre qu'une erreur résignée, baladée par ses torsions ignobles, grimaçant devant soi à seule fin d'avancer, les bras

tendus, la paume ouverte se creusant comme pour recevoir une pièce de monnaie ! Même dans ce monde, on en était encore à adorer l'or et la suie ! La ville se haussait par-dessus moi, errait, retombait dans une sorte de tassement, puis se rejuchait sur mon dos comme si de rien n'était, comme si la terre, ici, avait été sommée de jouer avec les maisons et les ruelles. Il s'y perpétrait une vie autre, une vie dont je n'entendis jamais parler, une sorte de vie quoi ! qui suintait de partout, des murs, des rigoles gorgées de sang et des visages de ceux-là mêmes que je pourfendais avec une hargne indescriptible. La vie neuve que je voyais là m'agressait, me sautait à la figure comme, lorsque j'étais petit, cette tête et face de fille qui se figèrent contre une tête d'adolescent au sortir du magasin de papa. La fille m'aimait, moi de même, mais j'étais ailleurs, vous ne m'auriez pas reluqué ! Dans ce puits plein d'or, d'eau, qu'on creusait avec une grande tendresse, l'eau donnant à l'autre monde une espèce de raison d'être. La seule. L'or que je grillais dans un feu de bois pour le faire fondre et qui se perdait dans la terre, l'or quoi ! Que je n'ai jamais aimé, que je hais au plus haut point, culminant sur Sagho ! Il s'y perpétrait une vie végétative, avec des relents de thé à la menthe et à l'absinthe, des ruées soudain creuses tendues vers un poste de radio bégayant les assommant ! On le scande bruyamment. On le porte agrafé à son veston. On le mime. On en chante les périples. On l'exécute le monnayant. On en tire gloire. On l'évide avec circonspection, l'arrachant à sa glotte qui n'est rien de moins qu'un terreau cramoisi sur quoi joue le vent. On chasse sur ses petits doigts effilés les mouches vertes et les hasards de l'émeute. On lui fait miroiter l'arpent de terre qu'il n'aura pas. On le détrône, on le met au musée des ténèbres. Il a graissé la culasse de vos armes ! Mais on lui dit, *Debout, reprends ta chienne de vie en laisse ! Cours sur nous comme une langue de chat mais ne nous râpe pas. Ne nous gêne pas !* – Ainsi la vie dans ce trou où faisande l'âme du peuple ! il s'y perpétrait une mort autre, un alibi. Courant, glissant sur des peaux d'hommes tannées, je ne pus me retenir de rire. Sous moi, au-dessus de moi, je me voyais m'esclaffer, me tenant le ventre, dégorgeant mes tripes, m'habillant avec elles. En ceinturant tous ceux qui circulaient autour de moi, les pétrifiant avec leurs propres haines, hargnes, mépris et résignations rentrées ou se crêtant. – *Tu es déjà cuit, nous allons faire fête avec tes rides ! Ton bide ! Tes palais ! Tes tours de passe-passe ! Tu te révolteras comme tout roi à qui il sied de se rompre ! Donne une autre perspective de vie dans la mort que nous te préparons avec la plus grande adresse.* – Je

faillis m'affoler ! L'avion tanguait, fallait se rendre compte, me rendre compte que j'étais fini, achevé dans l'épilepsie où cuisirent mes ancêtres. Ils virent pourtant mourir Dieu sous leurs rotules ! – J'ai tout fait disparaître ! – Curieusement, tout revient fleurir sur mes yeux ! – Tout se tasse maintenant dans mon sang ! Je partirai, c'est moi qui te le dis, n'oublie pas.

Puis il part. Je ne sus jamais de qui il s'agissait, c'était peut-être d'un vulgaire roi. Comme tu ne peux plus répondre, j'arrête là ma description. Je me perdrai de nouveau dans cette ville quitte une fois de plus à en sortir indemne, à la dépasser, pour redécouvrir les bleds qui sont mes plus grands attributs ! Les paysans nous donnèrent un quignon cuit à point, doré et légèrement bistre ! Les chiens jappèrent longtemps mais nous nous dissimulions dans la tonsure du blé. La plaine tout entière était soulevée par un souffle réparateur. Nous rampâmes jusqu'à la chaumière. Une vieille femme qui nous avait vus dans son sommeil (elle nous le conta plus tard avec force détails) nous recueillit et nous fit boire du lait de génisse. Nous nous étendîmes sur une natte rugueuse, coupante. On nous servit du thé et des raisons d'espérer ! Une grande épreuve finissait mais une autre commençait ! Le train, au loin, glissait et dilatait les rails noircis et rouillés. La paysanne nous avait demandé si son fils pouvait entrer dans l'armée. Il n'y avait alors que seize ans. Nous dîmes : *Oui, il peut entrer dans l'armée.* Et il y alla. On le transforma très rapidement en tueur. Il en fut de même pour tout autre fils de paysan que la ville et les grades avaient assoiffé. Nous en savons maintenant les conséquences. / Les rois mouraient dans le faste. Les haches et les balles frictionnaient l'air, allaient bon train. La couronne s'amenuisait ! / L'époux de la paysanne vint nous voir accroupis devant un four de terre cuite. Il nous embrassa la main sans proférer un mot. Ses yeux roulaient des larmes semblables à des lunes de Ramadan. Avant de partir, il nous donna un baluchon plein de quignons et de figues sèches. Et c'est à ce moment-là seulement qu'il parla, *Faites en sorte que cette terre recouvre son sourire ! Ma terre, dis-je, est un amoncellement de cadavres et d'hystéries. Une rupture telle qu'on n'en a vue que dans le passé, sous les Romains et les pourfendeurs qui brûlèrent Kahina-la-Berbère !* Le vieux paysan se tint la tête entre les mains et pleura longuement. Il sortait de sa bouche et de ses narines un râle semblable à celui de la mort que Dieu égorge au jour du Jugement : hurlements et halètements de dromadaire ou de dinosaure, puis sifflements de cimeterre ! Enfin, il se tut et nous pûmes

repartir : devant nous, la plaine, les fermes des colons et le brasier où le jour tournait au noir, rédigeait mon futur avec dextérité. J'allais devant moi ! Devant moi, la plaine, l'orge verte, les coquelicots, la rupture que mon père m'interdit un soir parmi des lettrines coraniques et des gerbes d'enfer. Par toutes les ruelles errait mon ombre, sanglante, soudain rétrécie, se juxtaposant à mes rides obscènes, finissant par me changer en coloquinte, me chargeant pleinement d'atomes dont je ne sus que faire, d'huile d'argan que ma mère me fit boire, avant, très avant dans ma souvenance. Et il ne fût plus question pour moi de discerner dans et parmi les êtres qui pouvaient me nuire : je ne fus leur semblable que par la chair. Telle cette terre fine qui recouvrait la tombe d'une tante affiliée à mes sangs, s'y perdant sans même se persuader qu'il demeurait au fond de moi un monstre imbattable, une sorte de hyène quoi ! Qui pouvait à la fois la déterrer et l'ensevelir, la faire vivre et la tuer sans qu'il en résultât jamais une faille ! Mais je te rencontrai là, une fois de plus, *Suicidé de la société,* poète, m'ombrageant avec honneur, retenant tes doigts dans cette peau fripée qui te sert de veste, te rappelant les peintres et autres aigris dont cette vie mécanique ne voulut point. Tu te réveillais à chaque secousse fomentée par ma marche et m'imprimais aussitôt un baiser gluant, parfumant la terre, le ciel, l'air, m'arrachant inadéquatement à ma propre suture, voulant seulement que je te porte à travers visages, dents cariées, rues glissantes, pavés huileux et secousses telluriques, à seule fin, sans doute, de nous retrouver allongés sur une natte vermoulue ! Car la mer n'était plus qu'un monceau de bois pourri, gisant sous mes dents. Un désert déserté par les dromadaires, fuyant mon approche, une mort se désintégrant envers et contre tout ! Errant sur les pertuis sa gibecière, lièvres emballés, terres irréductibles, ténèbres. N'en finissant plus d'assassiner son tueur !

Ainsi parlaient-ils pendant que très tranquillement je me dirigeais vers une de ces merveilleuses statues qui ornent certaines villes anciennes et leur donnent du même coup un cachet hypnotique ! La ville n'était qu'un amas de briques et de torchis, une histoire naturelle hissée sur ce ciel qu'on avait défiguré à coups de chiffres, de herses magnétiques et de recensements. Je ne puis délaisser mes frères, même les policiers qui gémirent dans le thorax de mon peuple, je ne puis que leur dire de se relever, moi, debout sur mes catastrophes ! Il est nécessaire à présent que tous se dressent sur le monticule de ma peur ! Que tous en finissent avec leur fuite, tant en auto qu'en imagination ! Il est indispensable que tous, une fois pour toutes, se

mettent à ne plus penser qu'au futur atroce qui, depuis très longtemps, use nos ongles ! Ah ! tu ne les ronges plus ! Ah ! tu les as bien aiguisés ! Ils t'iront bien, mon ange. – Je vécus alors sur une aire de scorpions, j'assistais à leurs joutes ! Je vis naître et mourir Dieu terré dans mes circonvolutions ! Rien ne fut plus présent que mon amertume, sachant que cette ville mille fois historique se désintégrait maçonniquement, ses enfants, adultes comme non-pubères se consumant dans la Sodomie que d'aucuns honorent dans leurs textes inadvertants. MAIS ILS OUBLIENT QUE M'RIRIDA PASSA PAR LÀ ! Et sur le cyprès tangua, chanta, contre la boule la plus haute de la Koutoubia. Le vent lui-mème me le répète, crissant dans mes oreilles, dans mes yeux se jouant de vous, monceau d'atrocités répugnantes ! Mortes dans ma rétine ! M'Ririda qui ne chanta que ma mort, la voracité étant exclue à jamais de ma trempe ! Cette ville ne m'en dit pas plus, elle se transmuait en algue chaque fois qu'un de ses habitants me parlait ! Cette ville ne fut qu'une éponge absorbante et qui revomissait les corps qu'elle avait avalés. J'en sors donc, je m'en vais donc te retrouver, retroussé dans ta peur, ton désarroi et ta honte de ne pouvoir jamais me suivre où que j'aille.

Il prenait des bains de lait d'once, fumait gaiement le kif avec le dieu des ancêtres qui le décharnaient, certains soirs il entrait en transes disant, *Je joue, je suis joué nul ne peut sertir ma tête d'or ou de pierres.* Il aimait les pierres qui étaient pour lui l'un des âges les plus obscurs de la terre. Giclée d'un nombre oblong comme le schiste dont on recouvrit son père après sa mort. Cette foule en blanc sur un plateau, était-ce un nuage ? Non ! Des hommes, des hommes, c'était ça. Au-dessus de sa tête tournoyaient des charognards ; des étincelles tombaient du ciel qui rendaient l'air plus dru, mais il ne reste plus dans sa mémoire qu'un écho émoussé, une rumeur tout juste. Et, derrière soi, le torrent où il perdit sa première montre. Il se baignait en compagnie d'un fils de nègre. L'eau n'était plus qu'un ramassis de troncs d'arbres pourris et d'herbes putréfiées. Il s'était baigné nu comme le fils du nègre. Ils s'étaient bagarrés après s'être roulés sur le sable. Le fils du nègre partit en pleurant, le nègre bastonna son fils qu'il traita de voleur de montres. Il rentra chez lui, les poings rouges et la tête tourniquant. Plus tard, il s'adonna à la chasse sans fusil, avec comme seule arme un piège à loups, mais il prit pas mal de lièvres, de porcs-épics, de chacals… Il avait failli s'enliser entre le taillis de tamaris, au printemps, le torrent bourrelé sur les deux rives conservait encore des sables mouvants et des boues. Il s'y était aventuré par mégarde. L'été était une mosaïque craquelée mais il allait se baigner dans les puits annelés de serpents. Il aimait les puits profonds et les serpents. Un après-midi qu'il nageait au fond d'un puits, un naja vint boire qui le regarda quelques secondes sans broncher. Il fit de même. Le naja sauta dans l'eau et alla s'enrouler autour de son cou lui signifiant ainsi son amitié. Plus tard, il revit le même naja chassant un écureuil, puis l'avalant à proximité du puits où ils avaient pris le frais. Les Issaouas lui avaient inculqué un obscur savoir en lui enroulant autour du cou d'énormes serpents sous le poids desquels il fléchissait. Il était alors tout petit, n'avait que sept ans. A cette époque, son père forniquait dans le Nord.

Chaque matin, je fis ma prière face à la mer grise et grondante, me récurant l’âme ou ce qu’il en restait aux conques et algues puis chantant à tue-tête et fendant les aiguilles du brouillard de ces côtes désolées ; chaque matin, ma cabane se transformait en couronne solaire, n’embrasait rien sauf moi debout devant des songes et des vers de terre venus là je ne savais comment ; chaque matin, l’Irlande entière se soulevait jusqu’à la stratosphère, retombait sans bruit déclenchant un épais silence autour d’elle, m’intimant chaque fois de m’armer contre l’homme. Et quand je revins de ces contrées sinistres, je fus assailli par des myriades d’êtres criant vengeance et ne pus faire mieux que de me laisser dépecer sur la place publique sous les yeux des poètes rieurs et des bonnes femmes. Chaque matin, ma paillasse s’éventre libérant les calamités les plus odieuses. Je ne connais pas ville aussi tuante que ce conglomérat de maisons de province qu’on ose appeler Cité-de-la-Grande-Régénérescence ! On voudrait me régénérer, me ressusciter ! On m’a enfermé depuis des siècles dans cette tour pour qu’enfin je devienne ce que je n’ai jamais été : un homme fuyant, obéissant néanmoins à la dictée des hasards, aux multiples fils maintenus loin de lui par des doigts invisibles. M’ordonnant d’exécuter les menues besognes d’un ordre supérieur, ou simplement de tuer ceux-là mêmes qui vivaient en moi depuis des millénaires à seule fin de faire de la terre la honte du vivant, lui cisaillant l’œil et conspuant sa chair. Il en est ainsi de ce monde depuis qu’on m’y tient prisonnier, depuis que l’homme vrai est mort, asséché sur les cordes ou pulvérisé aux vents contraires. Il en est ainsi de ce globe dénaturé, asservi à des fonctions qui l’assassinent, mais ce qui en résultera n’est pas à portée de ma voix, ni de ma peur. Il en est qui vivent dans les grottes et les tunnels, les trous et les pièges, les cages et les prisons du Vietnam ou du Maroc, d’aigres êtres qui ratissent mes rêves et hersent mon dos d’errances, s’épuisent à force de penser et qui mangent leurs excréments et boivent leur urine dans des brocs d’argile ébréchés. Quand je conduisis Dieu au tréfonds du rêve, il me murmura à l’oreille que tout était consommé, que l’espace s’était une fois de plus congestionné devant sa propre créature. *Nous en aurons encore pour des trillions d’années-lumière, mais dis-moi un peu si tu y crois, toi, à la lumière* ? Je ne répondis rien sachant que je pouvais me tromper, mais je pensais préférer à la lumière le silence des ténèbres et la dissolution complète de l’univers. Il en est qui s’inscrivent dans un orbe que j’effacerai et qui déjà s’estompe, répudiant du même coup les particules longtemps entretenues en vue de donner vie à leur

déchéance, les rejetant finalement dans la basse-fosse d'où ils sont venus et la supprimant elle-même du cosmos et de ma mémoire. *La grande paix,* me dit Dieu, *c'est ce que tu viens de vivre en un éclair mais te sera-t-il jamais donné de la retrouver ailleurs que dans tes doutes ? Toute la paix de l'incréé tend vers le désordre intégral et tu ne dois plus t'acharner à vouloir y remédier ni changer quoi que ce soit ; elle s'en ira d'elle-même comme si elle n'avait jamais été ; elle aura plus tard tout attribut pour ce qui est de refaire une surface analogue à ces musiques que tu vois au fin fond du trou vide et que tu appelles étoiles ou nébuleuses ; elles ne sont en réalité que des respirations qui n'ont pas encore recouvré un corps digne de les porter.* Dieu ne moralisait pas, moi non plus, mais je me tenais le plus souvent à carreau sachant que je ne pouvais pas le surpasser en évidence. Il s'est néanmoins profilé sur la face du soleil une fois que nous étions au cœur de l'Atlantique pour une vérification de faune et de flore et c'est là qu'il me dit : *Ce soleil n'est pas le moteur de la terre mais une des composantes de mon système nerveux, je veux parfois me permettre de perdre un neurone, c'en est un, mais j'attendrai, j'attendrai que l'homme se soit de lui-même effacé. Et il y viendra.* Il en est qui salissent leur face, la barbouillent de merde, il en est qui ne se tuent pas mais s'arrachent des lambeaux de chair pour s'en délecter ou en faire un masque de rapaces ; il en est qui dans mes poumons s'amoncellent et couchent dans des alvéoles ou des bris de verre brûlant… Et ceux qui se turent furent les plus exécrables, coupables d'avoir passé sous silence la haine qui les animait les portait au-delà du monde où ils vivaient en s'administrant des pilules irrémédiables, des spores de mort et des voix inutiles. Et ceux qui dirent très haut que l'œil du singe valait celui de l'Être décharné croissaient et se multipliaient avec insistance, donnaient de la fesse et de la hanche dans le grand merdier du monde grouillant d'asticots, de fausses grenouilles et se résorbant à mesure. Ils dépouillèrent les grandes forêts du ciel, dévorèrent les très belles fleurs où nous avions coutume de nous accomplir ; ils flirtèrent avec des culottes pas encore portées, des femmes à cornes, à briques, des hommes même ; ils nous renièrent, torturèrent, sans nous avoir jamais fascinés ! Ils s'accouplèrent avec ce qu'ils croyaient être notre démon insurgé, mais ce n'était rien d'autre que leur projection dans l'infini rétréci ; ils ouvrirent enfin leur bouche pour proférer des erreurs insanes, car l'erreur aussi peut être très succulente, c'est pourquoi on y va de plain-pied ! Et, pour se détruire, ils m'imitèrent. Ils ne s'aventurèrent jamais dans les jungles où

nous avions consigné notre parcelle de pouvoir ; elle les aurait depuis belle lurette refoulés ; ils mirent néanmoins le feu aux derniers bris de verre et aux brindilles que nous fûmes capables d'élever sur le sol, s'en frottèrent le torse et s'en flagellèrent amèrement. Nous les vîmes tour à tour chez des Peaux-Rouges raisonnables et chez des tribus de nègres qu'ils esclavagèrent ; où qu'ils passaient, le terrain se boursouflait, l'arbre et la science vraie mouraient. Ils mirent à feu et à sac leur propre sang, mais nous leur réservons une très grande épreuve, non point une leçon mais une catastrophe qui n'a d'égale que notre face sereine ! Car nous ne pouvons plus les porter contre et envers ce monde que nous régissons. Ils disparaîtront donc et nul ne prononcera jamais leur nom ! Ils seront à jamais dissous dans les ténèbres aveuglantes. Mais nous ne les oublierons point. Dieu, qui ne sait pas tout, contrairement à ce qu'on lui fait dire, vit que mon rêve était encore plus atroce qu'il ne pensait et il m'accorda de lui en révéler la teneur. Dès lors, je me pris pour un saint sinon pour mon propre recréateur. Nous vîmes qu'au monde il n'y a ni grottes ni cachettes, mais seulement des renfoncements sinon des agressions simultanées, que tout n'était qu'une question de danse, et que certains hommes ravageaient le sol et le ciel afin de s'amuser, s'apitoyant sur eux-mêmes à longueur de jour. *Peut-on les appeler hommes ?* me dit Dieu. *Non, nous ne pouvons que les taxer d'irresponsabilité. Alors il faudra que je les élimine aussi,* conclut Dieu. *Pourquoi ?* demandai-je. *Ils servent à maintenir la roue du sol ! Laissons-les encore quelque temps en activité.* Dieu se tut un moment puis proféra : *Cette sorte d'êtres m'a déjà valu pas mal d'ennuis dans une autre composante ou Ténèbre Éclairée si tu veux, tu la connais d'ailleurs pour y avoir déjà fait errer ta stipe, cher Palmier. Je ne puis donc leur refuser indéfiniment de mourir. – Tu veux tout simplement les dissoudre, tu mettras tout en branle pour peu qu'ils t'offensent ou te froissent, assez ! restons-en là ! – Non, cher Palmier,* me dit Dieu, *non. Ici, c'est mon entité elle-même qui est enjeu. Ou bien je les annule ou bien c'est moi et eux-mêmes qui disparaîtrons. La Ténèbre aura alors raison de mon SAVOIR. Tout sera alors irrémédiablement désespéré, remis en cause et définitivement irrésolu, traînant sa déficience dans la bave de celles ou ceux qui auront par trop réprouvé mon pardon ; où qu'ils se transporteront, devant eux tonnera une mort certaine ; et dans leurs ongles reparaîtra notre malédiction, dans leur sang l'usure et la honte que nous leur aurons*

infligées. Nous n'aurons de cesse qu'ils n'aient fondu dans la cuve du silence ! Nous ne serons à l'aise que lorsqu'ils seront à jamais rayés, triturés et soufflés ! Pendant qu'il parlait, Dieu faisait des bulles et bavait. Quand il se permettait d'écrire, c'était une kyrielle de fautes d'orthographe qui le poursuivaient parsemant son ère de détritus et de scories. Il ne pouvait pas en être autrement. *Nous nous sommes conduits comme des babouins*, me disait-il. *Vous vous êtes conduit comme un irresponsable,* lui répondais-je. Nous nous putréfions dans notre silence. Mais alors nous nous donnions tout nus, chacun tombant dans les bras de l'autre, dans la consomption. Nous nous aimions certainement.

En ce temps-là, il vivait dans une hutte et par terre, tout autour de lui se convulsait le monde ; il était assez jeune pour n'en rien savoir, mais dès que l'associé de son père venait le chercher, il allait vers lui, l'embrassait puis grimpait dans sa camionnette qui l'emportait loin très loin de ce boulevard boutiqueux et de toute la honte qu'on lui avait subrepticement inoculée. La campagne d'abord. Ensuite la maison des hauts quartiers où des filles pubères le décrassaient, lui chatouillant l'anus et la quéquette, le menant parfois dehors. La campagne était rousse, noire à l'occasion, le ciel ensanglantait les arbres fruitiers et faisait luire les mares. Il y avait là pas mal de têtards et dans les rigoles circulaient des petits serpents jaunes et noirs. La terre se hissait vers la nue, les branches et les feuilles rongeaient l'air : il se faisait piquer par les orangers, mais il retombait sur le sol avec adresse. Là, point de filles ni de mères, seulement des moutons, des tracteurs et des ouvriers réparant herses et moteurs. Dans la ville, tout changeait. Il ne sortait de la maison que pour accompagner la fille adoptive du Hadj au four, le matin très tôt et à onze heures. Elle l'emmenait aussi voir les Kissarias et la porte du bordel. Un jour qu'elle passait avec lui devant un bijoutier, elle lui dit d'entrer. Il le fit. Elle le suivit et pendant qu'elle s'occupait avec le bijoutier, il rafla quelques bagues d'or. Le bijoutier avait les yeux embués parce qu'il léchait la bouche de la fille. Un autre jour, elle le fit passer sous une fenêtre à quoi se cramponnait un adulte rougeaud qui menaçait de balancer dans la rue sur la jeep des flics un grand poste de radio. Il ne rigolait pas, il observait la scène. La femme du rougeaud s'était barricadée dans les chiottes parce que son mec voulait la trucider. Il ne sut pas comment s'acheva ce drame. Dans la maison, pendant les événements, elle lui dit qu'elle réservait son vagin à Mouley Hassan, l'accusé actuel. C'était une chambre sur une éminence de béton qui tenait lieu de terrasse, une piaule quoi ! Elle se frisait les poils du pubis, les huilait

et hurlait. Il ne bandait pas encore comme un adulte. Pas assez fort en tout cas.

Seule sur la terrasse, elle dansait, lui se cachait sous un gros réservoir d'eau, la lorgnait ; elle le savait pourtant là, présent à portée du clitoris, mais elle persistait à gambader, foutre en l'air ses fesses roses pour un rien d'homme miquemaquant, silencieux et radié déjà de ma mémoire. Elle se croyait à Madagascar, sur la lune et derrière la mince pellicule du ciel je la regardais frémir, tremblée, errant sur une annelure de scolopendre, se tuant à loisir. Le Glaoui qu'elle haïssait par-dessus tout me donnait la nausée. Toutes les photos, tous les journaux de l'époque m'écœuraient au plus haut point. Mais elle dansait, dansait et folâtrait, se dénudait, attrapant par-ci par-là les chats s'en frictionnant la chatte et les jetant loin d'elle. Il ne pouvait pas encore nommer une chatte mais tous les poils le hérissaient, tournoyant en lui, le forant. Des nuits durant, il resta assis sur un pouf la regardant piler des herbes aromatiques. L'épouse du Hadj donnait des ordres et sa sœur, plus grande et plus maigre qu'elle, mélangeait à de la viande ce qu'elle avait pilé. Les fêtes duraient le temps d'une préparation culinaire et se prolongeaient dans les restes de repas. On donnait des bouts de viande ou des carcasses de poulets aux mendiants borgnes et aux culs-de-jatte qui frappaient à la porte, ayant d'abord englouti les meilleurs morceaux. Et on priait Dieu avec complaisance, lui demandant de pardonner ceci ou cela, d'abréger la vie d'Un Tel et de faire en sorte que la sienne propre ne souffre point des médisances et du mauvais-œil. Pour se venger, il banda les yeux d'un chaton et le laissa courir sur le mur de la terrasse. Le chaton tomba dans la rue et ne revint plus. Il se mit alors à dessiner des billets de banque. Il fit si bien qu'un employé de son père en échangea un contre de la vraie monnaie. Mais son père le gronda et mouilla une corde toute une nuit. Le lendemain, il le zébra. Ainsi parlaient les ancêtres, mais nous allions changer d'astre. Je ne tiens des ancêtres qu'une rupture, un enterrement. Une immense et sereine solitude sans plus. Les cloches remuaient le quartier résidentiel. La mer au loin clapotait. À midi, la fumée des bombes mal désamorcées, des bombes américaines. Le soir, la cravache, le rire dans sa chambre et sa femme hoquetant. Le lendemain, l'école et la répression. Il a fallu laisser de côté le stylo et la feuille, le vélo et le cartable, il a fallu partir sans un mot, écrire un poème un seul dans quoi se désossait ce petit monde ravi d'être béat et nuisible, il a fallu nuire à ma famille, la terrer, déterrer, l'atterrer, me penchant dessus comme sur une loche sachant qu'elle

resterait elle-même ou qu'on l'écraserait. Le chemin ne m'épargnait pas, mon vélo avançait, n'était rien d'autre que mes jambes pédalant. Je parcourus trente kilomètres, je fuyais, ne voulais plus revoir mon père. Le long de la route, le spasme des flûtes, la voix grise et rouge des quémandeurs de quignons. J'avais faim, le ciel était bleu et rose. Tous mes pores s'ouvraient, toute ma peau chantait, la campagne rampait sous les roues frémissantes du vélo. Les ponts, l'infrastructure. La haine. L'argent. Arrivé dans cette ville, je cueillis des clémentines et des oranges, je fis le tour des villas ; la haine m'atrophiait ! Toutes les villas ressemblaient à celle de mon père. Le réparateur de cycles à qui je voulais vendre mon vélo me parla tendrement disant, *Voilà que tu te perds !* Il me donna une pièce de vingt centimes et me renvoya. Jamais pain n'eut plus de goût que celui que j'achetai avec ces vingt centimes ! Et je revins chez moi, chez mon père et ma belle-mère, pas pour longtemps. On m'exila dans le Sud. On tua en moi l'amour. On m'assassina moi-même, délicatement. Ma belle-mère attentait à ma peau, mon âme. Je ne la déteste pas et si j'en parle c'est que le temps l'a déjà flétrie. Mon père a peut-être compris pourquoi je l'ai largué. Et comme il lui faut toujours plus jeune que lui, il n'a sans doute pas pu s'empêcher de renouveler son matelas de chair. Qu'il s'y frictionne jusqu'à s'embellir coquettement avec la résine blanche et les dards du cactus ! Le Sud ! Le Sud ! Ma mère, la vraie, pas la paillasse, la gangrenée ou la pustuleuse qu'il aimait !

Ma mère répudiée vivant seule dans une grande maison avec deux vaches, un âne et une poule noire rayée, peut-être une pintade.

Ma mère que je retrouvai qui n'appartenait plus qu'à moi seul errant dans la montagne chassant la perdrix, la colombe et les lièvres.

Grâce à quoi je me suis nourri.

Sa maison surplombait une ravine, devant c'étaient des arganiers dont un qui domine mon souvenir ; ses branches ombrageaient la terrasse et rampaient sur les rocs. Et, très loin, la montagne, le silence : partout des maisons vastes accrochées les unes aux autres, entre elles la vallée sinueuse, d'autres arbres : caroubiers, oliviers géants, palmiers, amandiers, tamaris… On appelle cette contrée le Ventre du Torrent parce qu'elle est profondément encaissée. Deux chaînes de montagnes s'y font face, l'une humide et violette, l'autre rouge, corrodée jaunissant à minuit quand la lune transfigure le paysage. Elle n'est plus, dans mes rêves, qu'un feu follet vite dissipé, pas même une ombre, et chaque fois que j'essaie de l'approcher, de

me plonger de nouveau dans son sourire, elle se dématérialise, s'effilochant complètement, me rejetant dans des songes confus où rien jamais rien ne sanctionne ma quête, mais où tout fuit, dérivant peut-être d'une poussière de cimetière tel qu'il en existe ici, couvert d'herbes sèches et de ronces, répugnant à tout ce qui vit, siffle et s'agite, même aux cigales qui vont s'accrocher aux tamaris du torrent tout près de cet alignement de squelettes qui doivent hurler sans que je puisse maintenant les entendre, inciter les hommes valides et les femmes porteuses de fagots de bois à venir les rejoindre, tout remuer en vue d'un changement radical du mouvement du monde. Mais ils ne faisaient que s'entretenir de leurs vieilles vies sous le chant divers des oiseaux et l'œil aigu des charognards. Dans mon exil défilaient les trottoirs de Casa, la houle de l'Atlantique déferlait dans mon sommeil, et les oursins, ces beaux oursins sur quoi j'avais marché pieds nus, n'en finissaient plus de s'incruster dans ma chair. Le jour je dormais et la nuit je partageais le kif des puisatiers ou bien je posais des pièges à la croisée des chemins. Une fois, je pris un chacal, une femelle que j'assommai à l'aide d'un gourdin en pleines ténèbres. Je chargeai la bête sur mon dos jusqu'au jardin potager où les puisatiers chantaient et dansaient autour d'un feu géant, puis nous la dépiautâmes ; mais quelques jours plus tard la peau se putréfia et je dus la jeter. Elle vendit sa vache, son âne, elle offrit sa pintade à une voisine qui lui tirait les cartes. Les autres vaches avaient été sacrifiées depuis longtemps, mais peut-être n'eut-elle jamais que des taureaux. Tout un rite entoure les taureaux de cette région, c'est pourquoi on les vénère plus que les autres animaux. Le taureau et la vache s'accouplaient sur un terrain surélevé entouré de piquets de bois vert. Les femmes aidaient le taureau à bander puis introduisaient son phallus dans le vagin de la vache. Après le coït, la propriétaire du taureau faisait du thé, brûlait des herbes et celle de la vache lui remettait un foulard noué plein de pièces de monnaie. Dès que la vache avait mis bas, on donnait une fête qui durait deux jours pendant lesquels on ne se nourrissait que de laitages, de couscous et de fruits éclatants. Certaines femmes des villages limitrophes venaient danser sur une aire spécialement aménagée pour ça. Elles exhibaient des haïks blancs, des foulards rouges et noirs, portaient des souliers rouges piqués de fleurs de soie jaune et verte. Les hommes tapaient sur leurs timbales jusqu'à l'épuisement. Au bout de deux jours, tous rentraient chez eux, fourbus mais contents. Ma mère pleura mon absence, vitupéra le roi régnant souhaitant sa mort, alla se lamenter sur la tombe d'un

saint oublié depuis longtemps et partit pour le Nord chez mon frère. Souvenirs par ouï-dire ou songes désaccordés, valses imaginaires ou sentiments naissants duvetés se désorganisant au fur et à mesure qu'ils prenaient pied dans ma mémoire, tout cela la niait, la reléguait au fin fond d'une peur indéfinissable qui ne me quitte pas, me distend et m'assène des coups portés depuis belle lurette à ma famille, nageant comme des bacilles dans mon sang, me bandant les yeux et me tuant à longueur. Il écrivit à celle qu'il aimait, mais il ne reçut qu'une enveloppe vide, la même qu'il lui avait envoyée timbrée en vue d'une réponse. Ce devait être la mère de son flirt qui renvoya l'enveloppe ; ayant d'abord lu la lettre, elle la porta à son père à lui chez qui elle la relut pour lui en expliquer le sens. Il y apparaissait comme un violeur, un violent, un sadique… Mais sa lettre traitait seulement d'une fille vierge et d'une lune, d'un rêve se prolongeant toute la nuit et d'un ruisseau d'eau claire tintant contre les galets… Son père lui écrivit qu'il fallait désormais retenir ses envies, « l'envie d'un homme n'étant qu'une outre gonflée ou une bulle éphémère »… mais il brûla la lettre de son père et se consacra entièrement à la négation de l'amour. Il se tourna vers les pierres, les bêtes, oublia tout, mais une fois revenu dans la ville, il hanta les jardins publics, y fuma intensément, y but des mignonnettes de whisky, lut Mallarmé en compagnie d'un ami qui ne lui reprochait jamais de poétiser. Ils firent ensemble des randonnées sur les hauteurs, loin des faubourgs, là où la campagne se vallonné et donne lieu à des renflements hersés d'arbres et d'herbes baignant dans des mares où les cigognes s'ébattent dans le frou-frou des papillons et des ombres. Ils rompirent le ramadan sur une colline avec du lait en berlingots et des biscuits, fumèrent les mêmes mégots qu'au lycée et s'allongèrent sur le dos, l'un récitant des poèmes de Baudelaire, l'autre grillant des syrphes qui se posaient sur les renoncules, les recueillant ensuite dans le creux de sa main pour en faire un tas et les triturer. Plus loin, derrière les arbres qui masquaient les villas des riches, passait le train reliant Casa à Marrakech, plus loin encore et combien loin d'eux, la crasse citadine, les accidents, ce type renversé ensanglanté, son vélo brisé, tordu, plus loin la mort, la défiance maladive, les poings hérissés de couteaux à cran d'arrêt, la haine qu'on pèse et vend après maintes altercations, les hommes qui se rient d'eux-mêmes, flétris, se reprochant quoi ? je ne sais, animaux sans imagination, ayant tout réduit à rien, chiant, pissotant, s'assassinant à mesure dans l'acier fin, la cire, le pétrole, le cambouis et les rires des badauds. Tous enfin s'embrassant

perfidement quand éclate un incendie ou une émeute, se dénigrant, se chamaillant, se tabassant à loisir. Voilà la cité qu'ils avaient fuie, l'enfer que l'Atlantique venait parfois inonder et dont les routes étaient si meurtrières que je les fuyais, les vouant à la désintégration et ne cessant jamais de les abjurer. Ville déjà décrite et détestée où je ne revivrai que lorsqu'elle sera complètement changée, nettoyée et ne tolérant plus qu'on la ceinture de crasse et d'opprobre, ville qui saigne sur ma poitrine et me remplit de doutes qui me transforment, minent ma cervelle et détruisent cette parcelle du pays avec lenteur. Je te hais, je te démolis dans mes rêves, ville, je t'abattrai ! Ici ne sera édifié qu'un trophée, une énorme et silencieuse ordure sur des troncs calcinés. C'est sur les rochers de cet océan bordant la ville qu'il marcha souvent. Les vagues éclataient devant lui mais ne l'atteignaient jamais. Il courait et s'amusait à pêcher des petits poissons dans les rares trous pleins d'eau, les appâtant avec des morceaux de moules ou de fromage. Devant soi, la masse d'eau respirant comme un volcan ou le grondement d'un séisme, les milliards de gouttes du sang du monde et les quelques pêcheurs debout chapeautés tenant leur lancer lourd, l'agitant, ne gagnant d'autre argent que le produit de leur pêche, miséreux rebutés par la vie, l'usine fermée, la femme et les enfants ; ils ne sortaient que pour mieux dialoguer avec la mort, la braver, la courtiser et parfois, s'y laisser tomber avec force gestes, lui signifiant qu'ils en ont marre du foyer, de la tribu et du vide de la vie qui les opprimait et finissait par les isoler complètement ; derrière lui, la ville avec ses bruits, ses manigances, ses vices, ses flics, ses ruptures, sa nauséeuse et lamentable exhibition, son administration miteuse craquelant, ses prisons où l'on torture les enseignants et les étudiants, ses minarets qui ne sont même pas des œuvres d'art, ses alcooliques-voleurs-à-la-tire, ses prostituées que tabassent dans la rue en pleine affluence les chabakounis sadiques, son roi qui échappe aux balles, ses marchands pansus qui ne pensent qu'à copuler, dégueuler et qui vont soigner leur vérole à Sidi-Hrazem ou dans des bains de soufre et de vapeur, toujours prêts à trahir le pays, le dépecer, payant grassement les porteurs de flingue et de matraque, les trucidant à l'occasion, n'ayant d'affection que pour leur fric, *Mon fric, hé, mon fric, tu n'es pas malade au moins ? Je t'en conjure, relève-toi !* La ville des marchands, du roi mort et du roi vivotant, des bourgeois irréductibles et des étudiants récalcitrants, la ville quoi ! Ceinturée de bidonvilles qui flambent trois ou quatre fois l'an, maudissant le ciel, la terre et l'eau ! *Les Carrières-Centrales ! Les Carrières-*

Décentrées ! Les Médinas balbutiant dans la mouise, ruisselant d'eau de vaisselle, d'urine, chômant et se grattant les murs sous le soleil tapant dur, fumant kif et baisant dans les encoignures les pucelles, se masturbant parfois à l'aide d'un boyau ou de la main, les rachitiques, ce nain mendiant qui hantait le magasin de *son* père, les estropiés assis sur des planches roulantes poussées par des gamins crasseux, les clodos au commissariat d'Agadir, ce clodo que je fis sortir de taule, il vivait sur un bateau, paraît que la bouteille de rouge qu'il avait à moitié sifflée lui était tombée entre les mains par miracle, les pères de familles qui chargent les défloreurs de leurs filles malgré leur consentement réciproque, leur amour, la religion, la péroraison ahanant trouant si peu le ciel, s'acharnant surtout sur les vivants, les tannant et les enchaînant à merci, les aliénant. Derrière lui, la ville, le pays. Il les a quittés un matin le soleil ne s'était pas encore pointé. Le ciel était chargé de nuages, la ville abandonnée, la mort égorgée sur cette aire immense dont lui avait parlé sa grand-mère. Hurlant avant qu'on détache son cou du monde. La mort qui venait froisser ses draps alors qu'il était bébé, le faire rire ou pleurer, qui l'aiguillonnait avec une pointe d'acier spécialement trempée dans le sang des anges, le transformait en joujou ou en vagissements prolongés.

Tout ce que j'ai dit relève de l'élucubration, de l'hystérie et du rêve mal dirigé. Dans quelques heures, je serai détaché de ce monde ; la mort me réserve peut-être autre chose. Je suis un tout petit peu croyant, c'est pourquoi je n'ose pas médire sur l'au-delà. Je les entends déjà, nous nous reverrons sans doute quelque part sur une autre nappe de gaz solidifié, vivants. Je vous salue bien…

1970-1973

DU MÊME AUTEUR

Agadir, *Le Seuil, Paris, 1967. Réédité chez Tarik éditions, Casablanca, 2010.*

Corps négatif, *suivi de* Histoire d'un bon Dieu, *Le Seuil, Paris, 1968.*

Soleil arachnide, *Le Seuil, Paris, 1969.*

Moi l'aigre, *Le Seuil, Paris, 1970.*

Ce Maroc !, *Le Seuil, Paris, 1975.*

Une odeur de mantèque, *Le Seuil, Paris, 1976.*

Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants, *Le Seuil, Paris, 1978. Réédité chez Tarik éditions, Casablanca, 2011.*

Résurrection des fleurs sauvages, *Stouki, Rabat, 1981.*

Légende et vie d'Agoun'chich, *Le Seuil, Paris, 1984. Réédité chez Tarik éditions, Casablanca, 2010.*

Mémorial, *Le Cherche Midi, Paris, 1991.*

Les cerbères, *Arcantères, Paris, 1999.*

On ne met pas en cage un oiseau pareil ! *William Blake & Co, Bordeaux, 2001.*

Il était une fois un vieux couple heureux, *Le Seuil, Paris, 2002.*

Achevé d’imprimer

sur les presses de El Maarif al Jadida

à Rabat

pour le compte de Tarik éditions

321, route d’El Jadida – 20100 Casablanca

tarikeditions@menara.ma

Octobre 2011

www.tarikeditions.com

Mohammed Khaïr-Eddine

Le déterreur

« Je suis un bougre qui ne tolère pas les autres. Né dans une histoire de fantoches et de généraux serviles, de savates pourries et de guêtres brûlantes, de femmes données toutes fraîches par un caricaturiste exemplaire (leur tête est comme une couille sèche ou une figue de barbarie dévorée par les merles), je n'ai pas encore assez de poids pour qualifier ce que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam mais je me décrirai et je te fausserai compagnie quand il sera question de toi, de tes frères, de tes ersatz et des maquereaux habiles que tu paies pour faire d'un artiste un bouffon et d'un écrivain une loque géante. »

Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995) est né en 1941 à Tafraout, dans le Sud marocain. Poète, il a prôné la rupture avec les formes littéraires traditionnelles. Rebelle à toute forme d'autorité, il s'exile à Paris pendant seize ans. Il est mort en novembre 1995 au Maroc.

TARIK

Prix : 35 DH
ISBN : 978-9954-419-66-3

